# L E  P A Y S A G E  U R B A I N  D E  Y A O U N D E ( * )

( * ) Cet article est reproduit avec l'aimable autorisation de la revue "LES CAHIERS D'OUTRE-MER" où il a été publié dans le n° 82, 21ème Année, de AVRIL - JUIN 1968.

Plantée au coeur du Sud-Cameroun, la capitale fédérale revêt un aspect insolite parmi les autres capitales d'Afrique (1). Au contraire de la plupart des Etats africains dotés d'une fenêtre sur la mer, où le grand port qui anime l'économie du pays s'est aussi adjugé les fonctions de direction politique et administrative, le Cameroun s'est choisi une capitale à 200 kilomètres à vol d'oiseau de la côte et qui vient seulement de dépasser les 100 000 habitants.

Rien ne semble rapprocher Yaoundé de **Libreville,** Léopoldville et tant d'autres capitales nées sur les lieux d'un ancien comptoir de traite. Ville de l'intérieur, elle aurait pu aussi se développer comme Bamako, Niamey ou Bangui sur les rives d'un fleuve navigable, au gré des exigences du commerce ; mais il n'en fut rien. En vérité, Yaoundé ne doit sa naissance et sa fortune qu'à un choix délibéré des hommes et J. RICHARD-MOLARD pouvait écrire naguère : "Ce serait la seule ville d'Afrique intertropicale française, qui devrait sa fortune, du reste modeste, à des considérations de confort européen plutôt qu'aux exigences du commerce." (2)

Une autre particularité de cette ville ne manque pas de frapper le voyageur qui connaît Abidjan, Dakar ou Brazzaville : elle n'a pas cet aspect moderne, voire futuriste, qui étonne un peu dans ces capitales de pays sous-développés : point de buildings impressionnants, point d'hôtels luxueux. Yaoundé fait plutôt figure de petite ville, de cité-jardin aux constructions basses, nichées dans la verdure sous l'abri des palmiers. Le cadre physique dans lequel elle s'est développée explique en grande partie cette particularité.

## I. - L'ORIGINE ET LE DEVELOPPEMENT DE L'AGGLOMERATION

Comme beaucoup de villes d'Afrique noire, Yaoundé a pour origine un poste militaire fondé au début de la pénétration coloniale. Mais l'implantation de ce poste ne se fit pas au hasard : les facteurs physiques et les facteurs humains déterminèrent dans une large mesure le choix de sa situation et de son site.

---

(1) Cette étude résulte de recherches menées en 1966-1967 au centre ORSTOM de Yaoundé. Les cartes et graphiques reproduits ont été réalisés au service cartographique de ce centre.

(2) RICHARD-MOLARD (J.). Villes d'Afrique Noire. France-Outre-Mer, n° 255, 1950, 28è année.

1.- Le milieu physique et humain.

Après une inspection de la "station" mise en place en 1889 dans le pays des "Yaunde" (ou Ewondo), le gouverneur allemand von Puttkamer écrivait : "La station est située sur une colline à la limite de la forêt et de la savane, situation éminemment favorable." (3) Cette limite, qui dessine en effet à cet endroit un vaste golfe vers le **sud**, a probablement une origine anthropique, et semble correspondre en fait à la limite méridionale de la zone de destruction de la forêt dense et humide (fig. 1) ; si, à proprement parler, Yaoundé se trouve encore dans la"forêt semi-décidue éclaircie", la zone post-forestière qui annonce les **savanes** arbustives de l'Adamaoua, commence à moins de 40 km vers le Nord (4).

Née à la jonction des bassins versants de la Sanaga et du Nyong, la ville s'est établie sur un seuil dominé à l'**est** par de hautes collines et à l'**ouest** par des "monts" dépassant 1 000 mètres, point de passage entre les deux vallées, porte ouverte vers le **sud** aux tribus que refoula au XVIIIe siècle la poussée des **Foulbé**, porte ouverte vers le **nord** aux conquérants allemands du début de ce siècle. Cette situation la prédisposait à devenir une ville de contact entre le monde de la forêt et celui de la savane. Mais ce ne fut pas cette considération d'ordre économique qui détermina les représentants de la puissance mandataire à tranférer la capitale de Douala à Yaoundé au lendemain de la première guerre mondiale (décret du 23 Mars 1921). Ce furent avant tout des raisons d'ordre climatique qui jouèrent.

a) Les données climatiques.

A 760 m d'altitude (aéroport), par 11°31 de longitude Est et 3°51 de latitude Nord, Yaoundé jouit d'un climat moins chaud et beaucoup moins humide que celui de Douala :

| | Température moyenne | Nombre de jours de pluie | Précipitations annuelles |
|---|---|---|---|
| **Yaoundé .....** | 24°1 | 140 | 1741,2 mm |
| Douala (hôpital). | 26°4 | 225 | 4030,4 mm |

(3) Deutsches Kolonialblatt, n° 12, 15 juin 1897, p. 381

(4) LETOUZEY (R.), Atlas du Cameroun, planche VII : carte photogéographique au 1/2.000.000e.

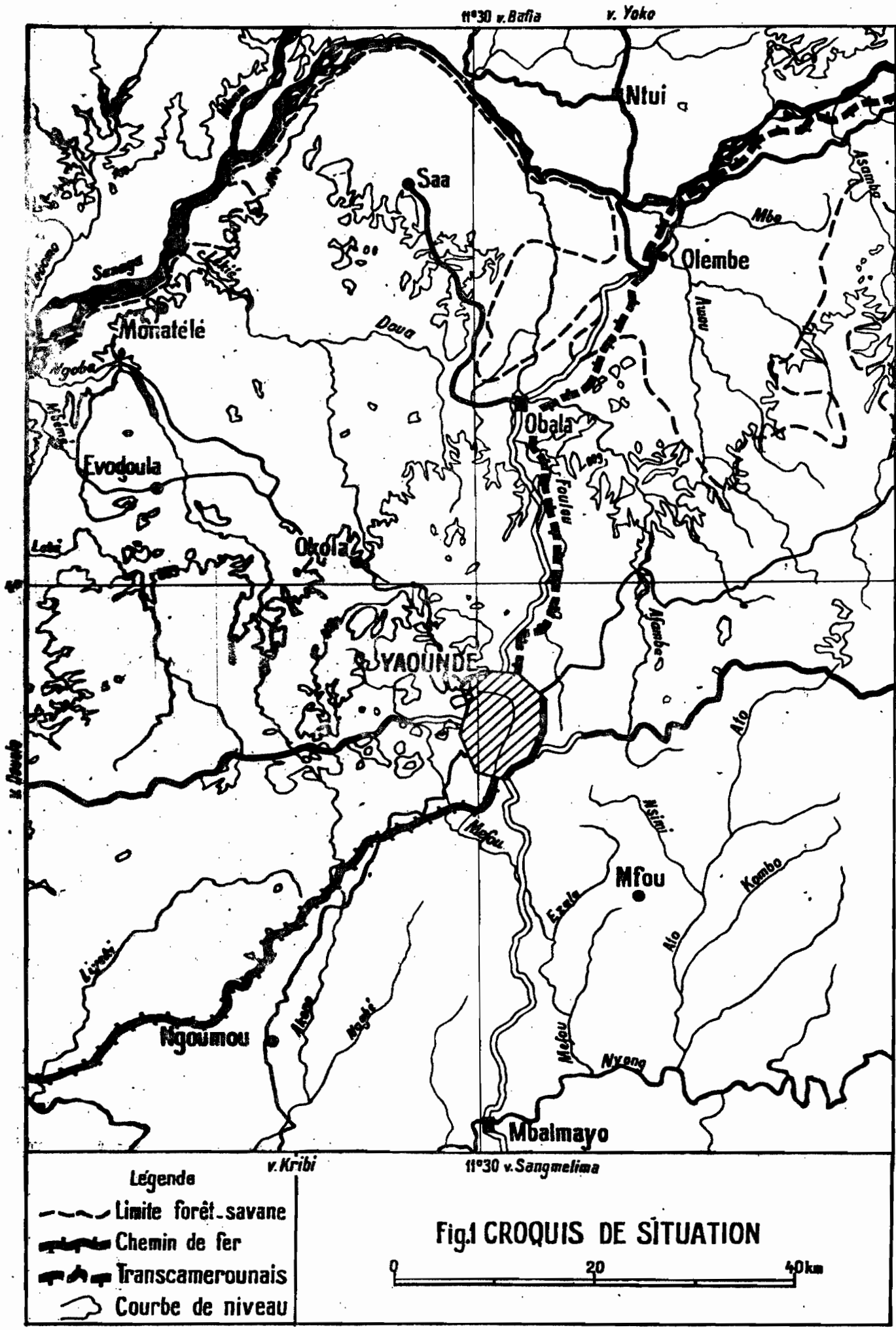



Fig.1 CROQUIS DE SITUATION

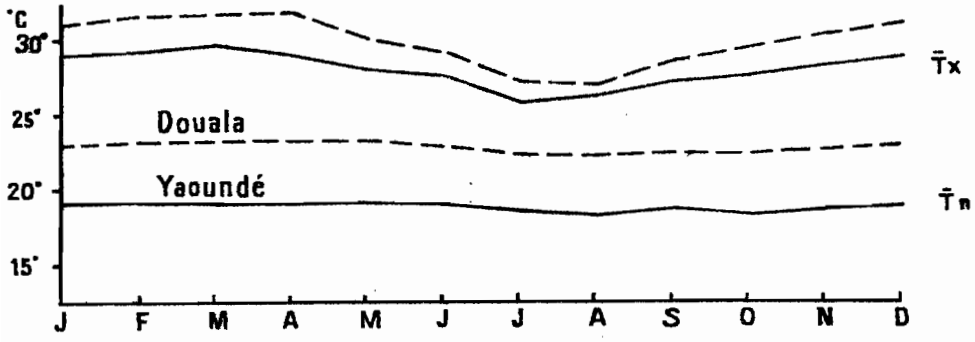



Fig. 2 – Températures moyennes des maxima et minima (1941-1953)

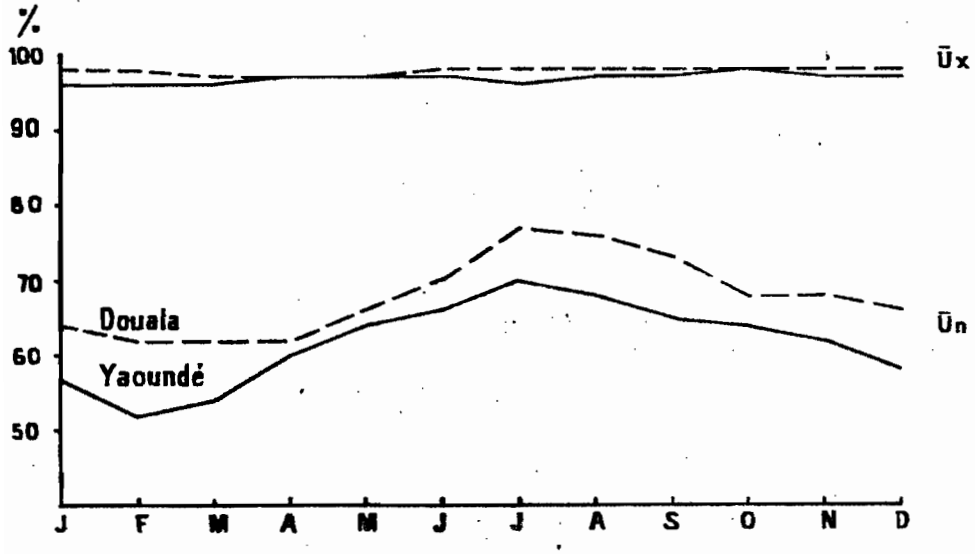



Fig. 3 – Taux d'humidité relative . maxima et minima (1941-1950)

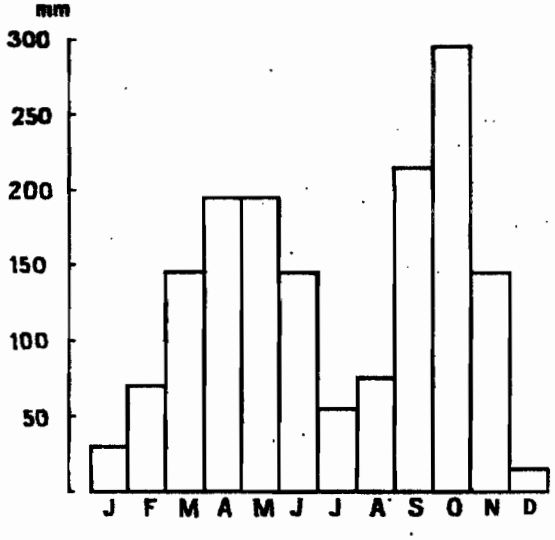



Fig. 4 – Les précipitations à Yaoundé (1)
(1943-1963)

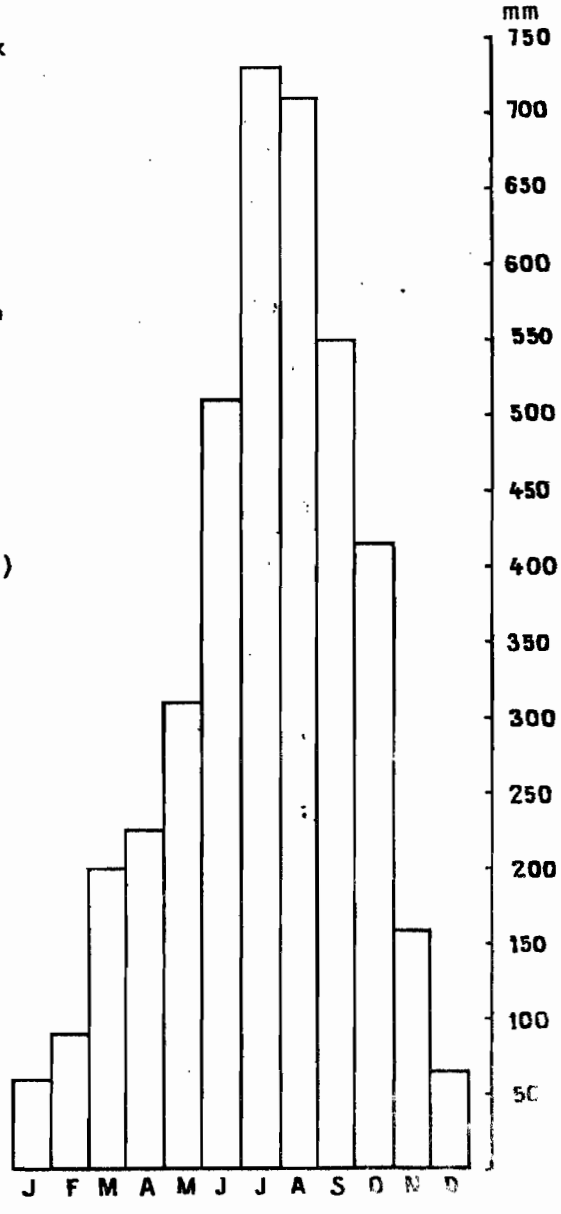



Fig. 5 Les précipitations à Douala (1)
(1885-1964)

(1) Documentation Section d'Hydrologie – ORSTOM – YAOUNDÉ

Les amplitudes thermiques moyennes, diurnes et mensuelles, sont plus fortes qu'à Douala, rendant ainsi la chaleur plus supportable ; si les maxima journaliers sont du même ordre (fig. 2), les minima sont beaucoup plus marqués. De même, si les degrés d'humidité relative maxima sont comparables (Fig. 3), les minima sont toujours inférieurs à ceux de Douala. Bien que situées sensiblement à la même latitude, les deux villes appartiennent en effet à des aires climatiques très différentes (5) ; Douala, soumise directement à la mousson déviée par les hauteurs voisines, ne connaît que deux saisons : une saison des pluies et une saison "moins humide" (fig. 4 et 5) et les précipitations annuelles de cette zone (4 m) comptent parmi les plus fortes d'Afrique. Au contraire, Yaoundé présente un climat équatorial classique à quatre saisons, beaucoup moins humide, et que l'altitude vient heureusement tempérer ; en saison humide, les pluies sont tout aussi brutales qu'à Douala, mais beaucoup moins régulières. Cette relative clémence du climat, qui rend d'ailleurs superflu l'usage du climatiseur, décida de l'avenir de l'agglomération.

b) Le site de la ville.

Surnommée la ville aux sept collines, bien qu'elle en possède davantage, Yaoundé est située au coeur de la zone d'affleurement du complexe de base - ensemble de schistes cristallins composé d'ectinites et de migmatites, daté du Précambrien inférieur - qui forme la presque totalité du substratum du Cameroun (6). Dans la région, les ectinites, qui apparaissent encore en lambeaux, ont été migmatisées en embréchites et anatexites à structure oeillée ou rubannée, jusqu'à former des granites d'anatexie. Parmi les nombreux minéraux accessoires inclus dans ces formations se trouvent de fortes concentrations de rutile, oxyde de titane servant à la composition des fumigènes et des peintures, et que les autochtones ont exploité pendant la dernière guerre. Des carrières on extrait le gneiss embréchite qui constitue un bon matériau de construction ; concassé, on l'utilise aujourd'hui pour la pose du ballast du chemin de fer transcamerounais.

---

(5) **GENIEUX (M.) : Atlas du Cameroun, planches III-IV, climatologie**
(6) CHAMPETIER DE RIBES (G.) et AUBAGNE (M.). Carte géologique de reconnaissance du Cameroun, 1/500.000e, Yaoundé-Est, 1956. - GAZEL (J.). Atlas du Cameroun, planches IA Nord- I B Sud, 1/1.000.000e, Géologie.

Ces gneiss donnent ici un paysage de collines et d'inselbergs où il est difficile de faire la part de la structure primitive et celle du modelé. Ce type de relief y détermina dans une large mesure la forme que prit la ville en se développant.

Elle s'est en effet développée sur un plateau disséqué et profondément raviné, découpé en collines aux versants convexes et en vallées à fond plat, relief typique des altérites ; ce plateau, en pente vers le **sud**, est drainé par un sous-affluent du Nyong, le Mfoundi, qui se jette dans la Méfou (Fig. 6 et 7). Ne considérer que cette pente d'ensemble : 764 m au Nord (Centre Jamot) et 680 m au Sud (Nsam), soit une dénivellation de 80 m sur 8 kilomètres, donnerait une forte mauvaise idée du relief de la ville. Le Mfoundi, dans sa traversée du périmètre urbain, ne reçoit pas moins de cinq ruisseaux sur sa droite et quatre sur sa gauche, qui coulent tous dans de profondes vallées bordées de collines les dominant de 50 ou 100 mètres.

Au **nord-ouest**, le mont Fébé (1 077 m ) inclus dans le périmètre urbain, le mont Mbankolo (1 096 m), à l'**ouest** les monts Messa (1 015 m) et Akouandoué (870 m) forment une barrière quasi-continue, aux flancs raides couronnés de dalles rocheuses sans végétation, et qui ferme l'horizon à l'**ouest** Coulant d'abord d'**ouest** en **est**, le Mfoundi et ses affluents ont détaché des hauteurs du mont Fébé une première série de collines d'altitude parfois supérieure à 800 mètres où sont campés les quartiers Oliga, Ntougou, Ekoudou, Bastos et Mfoundassi Nord. Grossi du Tongola et du Ntem, le Mfoundi contourne par l'**est** la colline d'Etoa-Méki et prend ensuite une direction NNE-SSO. Ses affluents ont découpé des collines aux formes oblongues orientées NO-SE sur sa droite et NE-SO sur sa gauche et convergeant toutes vers son lit ; le relief de la ville semble donc ordonné de part et d'autre d'un axe presque **nord-sud** constitué d'abord par la vallée du Djoungolo, puis par celle du Mfoundi.

Les collines du versant de rive droite sont les plus élevées. Descendant de Ntougou, l'**Abiergue** et l'Ekozoa entourent, avant de se rejoindre, le quartier de la Briqueterie (760 m) ainsi séparé du centre commercial lui-même limité à l'**est** par le Djoungolo. Un deuxième affluent, le Mingoa, enserre avec l'**Abiergue** une longue colline où se trouve le quartier de Mokolo-Messa (760 m à la Mission **catholique**), ainsi

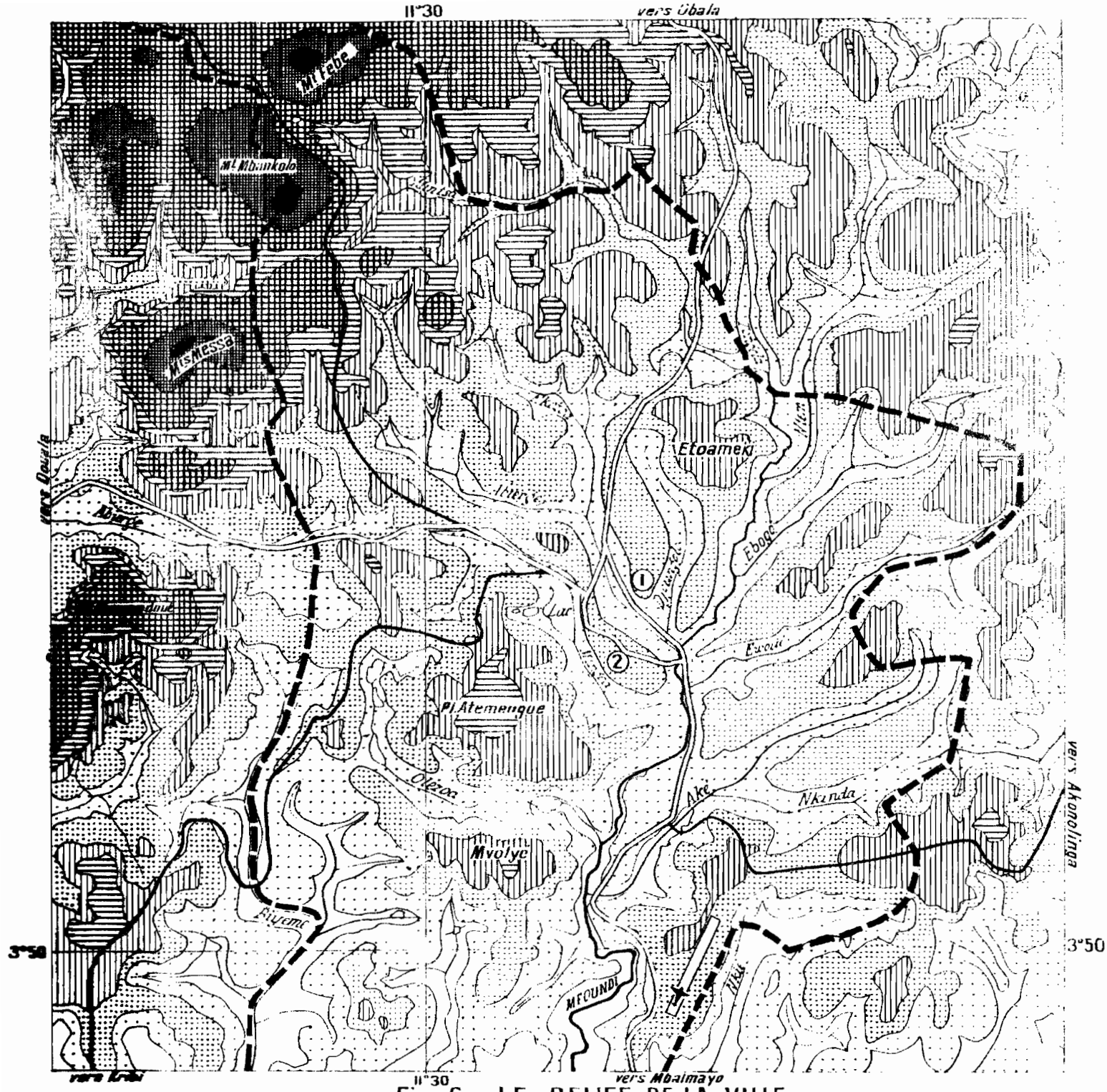
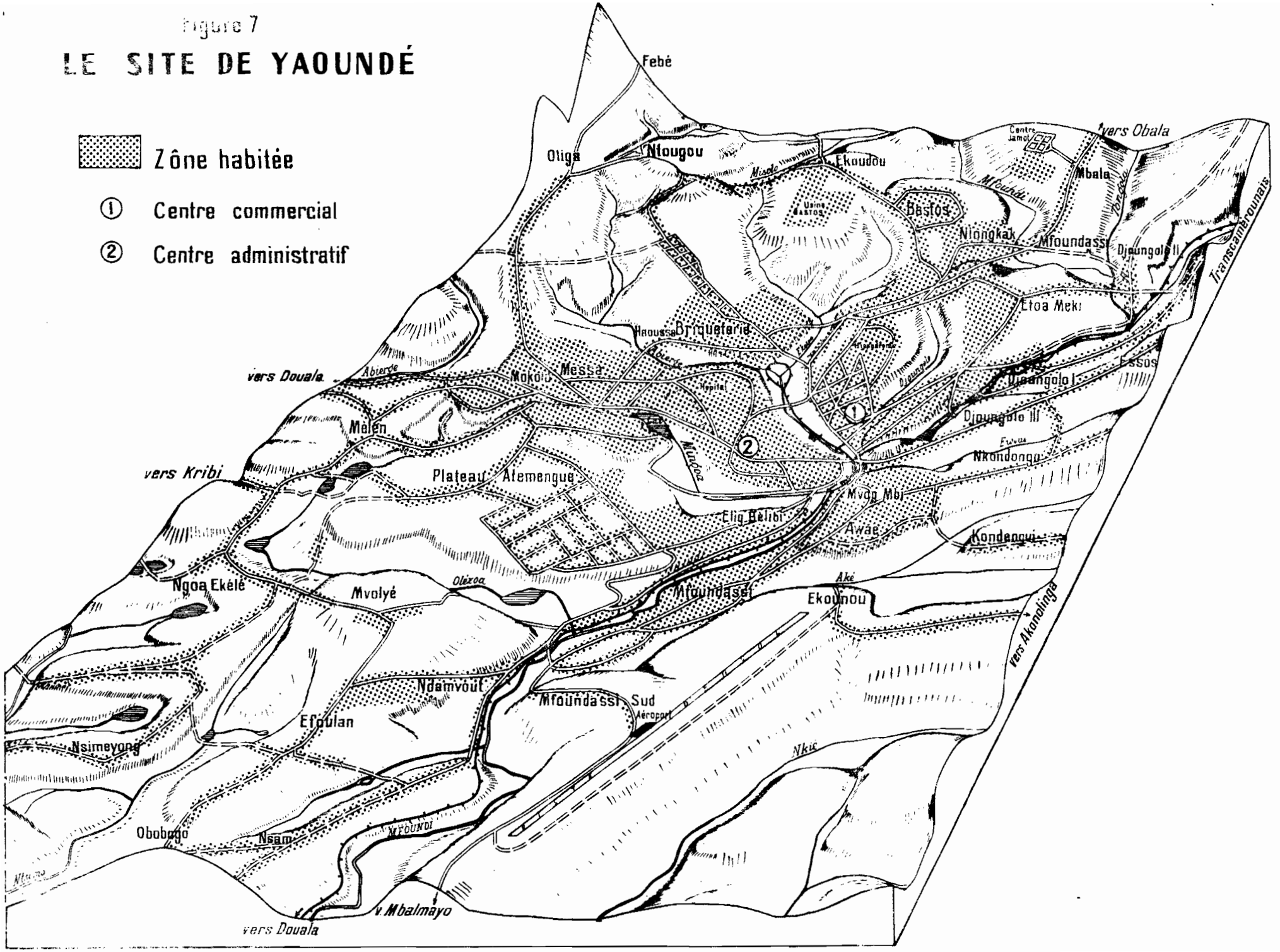



Fig. 6 . LE RELIEF DE LA VILLE

Figure 7

# LE SITE DE YAOUNDÉ



que l'hôpital (760 m) et le centre administratif (750 m). Enfin, plus au sud, l'Olézoa sépare le vaste plateau Atemengue qui s'élève jusqu'à 793 m, de la colline de Mvolyé, à peine moins élevée (775 m).

Le versant est n'a pas été moins disséqué, mais les altitudes ne dépassent guère 760 m. Entre le Djoungolo et le Mfoundi, la colline d'Etoa-Méki semble avoir poussé une digitation vers le sud (quartier de Djoungolo I) au pied de laquelle fut bâtie voici dix ans la nouvelle cathédrale catholique. Puis les ruisseaux Ebogo, Ewoué, Aké et Nkié ont découpé les collines d'Essos, Mvog Ada, de Nkondongo, Mvog-Mbi, Awaé, Mfoundassi-Sud, de Kondengui et enfin d'Ekounou où ont été installé la station météorologique et l'aéroport dont l'unique piste a aussi adopté la contraignante orientation NE-SO des collines de ce versant.

Parmi les sols (7) que l'on rencontre sur ces croupes, les uns sont issus de l'altération en surface des embréchites. Ce sont les sols bruns argilo-sableux, peu profonds, mais riches, et propres à donner de bonnes cultures, bien que la roche affleure souvent (colline au nord des Sources, colline au sud de Ntougou, est du Plateau Atemengue, sud de la colline de Mvolyé). Ou bien, ce sont des sols brun-rouges en surface, souvent brun-jaunes en profondeur, plus profonds, plus argileux, mais plus pauvres que les précédents, où les hydroxydes de fer sont plus individualisés (sud des quartiers Bastos et Nlongkak). Les autres, les plus fréquents, résultent de l'érosion des sols rouges ferrallitiques évolués, érosion qui met parfois à nu l'horizon gravillonnaire de concrétions ferrugineuses ou même l'horizon bariolé (quartier Mokolo-Hôpital centre admitratif, Mvog-Mbi), concrétions qui peuvent aussi être cimentées en cuirasse de surface au sommet ou en cuirasse de thalweg soulignant le contour des collines (quartier commercial, Plateau Atémengue). Ces derniers sols, stables, plus ou moins indurés, sont parfaitement aptes à soutenir les constructions urbaines.

Les vallées, soumises aux deux orientations principales NE-SO et NO-SE qui leur donnent destracés presque parallèles, sont toutes drainées par un réseau de ruisseaux que la saison sèche ne tarit pas.

---

(7) BACHELIER (G.). Etude pédologique des sols de Yaoundé, pédogénèse des sols ferrallitiques, carte au 1/10 000e, juin 1957, ORSTOM.

L'érosion en nappe, activée par le déboisement, est intense, et ces cours d'eau charrient en saison des pluies une boue jaunâtre qui, débordant le lit mineur, vient tapisser les thalwegs et leur donne un fond aplani, créant ainsi des marécages où stagnent des eaux propices au développement des anophèles, mais aussi où se forment des sols sablo-limoneux dont l'horizon superficiel est riche en matières organiques (8). La partie méridionale de la ville possède ainsi de nombreux étangs, le plus souvent artificiels, l'eau s'accumulant à l'amont des routes qui barrent les vallées (étang de la Retenue, de Melen, d'Atemengue, d'Obili). De même, entre le Plateau Atemengue et la colline administrative, un lac artificiel a pu être crée sans nécessiter de gros travaux de terrassement. Les pentes des versants restent toujours fortes : les valeurs de 12 à 15 % sont communes et certains versants atteignent jusqu'à 25 %. L'érosion y est intense et activée par les averses extrêmement brutales du début de la saison des pluies, et les moindres ruisseaux creusent de profondes échancrures qui grignotent les collines.

La ville s'est accrochée et a grandi sur ce site remarquablement différencié, dont elle a essayé de tirer le meilleur parti, selon les besoins de chaque époque.

c) Le peuplement originel (9).

Plusieurs gisements préhistoriques découverts à partir de 1940 attestent l'ancienneté de l'occupation du site même de Yaoundé (10). L'un, près de Nsam, au sud, qui a livré des outils grossièrement taillés (pointes, grattoirs, coups de poing) dans le quartz, paraît très ancien : peut-être date-t-il du Paléolithique. Un autre, au village d'Ebogo, beaucoup plus riche, recélait à la fois un outillage de pierre taillée, un outillage de pierre polie (haches, polissoirs) et une abondante poterie ornée de motifs géométriques. Enfin, un autre gisement a pu être daté de l'âge du fer, bien que le climat ne soit

---

(8) BACHELIER (G.). Etude pédologique sur la submersion des sols de bas-fonds de Yaoundé, août 1954, ORSTOM.

(9) MVENG (E.). Histoire du Cameroun 520 p. Présence Africaine 1963.
KETCHOUA (Th.). Contribution à l'histoire du Cameroun de 450 av. J.C. à nos jours, s.d.,209 p.

(10) JAUZE (J.B.).Contribution à l'étude de l'archéologie du Cameroun. Bull. Soc. Cam., déc. 1944, n° 8, pp. 105-123.
L'art inconnu d'une culture primitive africaine dans la région de Yaoundé. Bull. Soc. d'ét. cam. sept-octobre 1948,n° 23-24,pp.47-49.

guère propice à la conservation de ce métal. Ainsi, il est certain que dès l'époque néolithique, sinon plus tôt, les collines de la région étaient occupées.

La première expédition allemande qui atteint la région quitte Grand Batanga le 15 octobre 1887. Sous la direction du lieutenant KUND, elle comprend le lieutenant TAPPENBECK, le zoologiste WEISSENBORN, le botaniste BRAUN et 120 hommes portant chacun une charge de 60 livres (11). Le 27 novembre, longeant la Lokoundjé, l'expédition rencontre le premier groupement Yaoundé, les sujets du "roi" Munifirra "dont le village est le plus méridional des établissements Yaoundé". La traversée du Nyong en pirogues a lieu le 4 janvier 1888 et la Sanaga, alors appelée Grand-Nyong, est atteinte le 19 janvier. L'année suivante, l'un des membres de l'expédition, TAPPENBECK, crée la "station" de Yaoundé.

En mars 1890, le lieutenant MORGEN dirige une nouvelle expédition qui, de Kribi, fait route vers la nouvelle station avec mission d'atteindre la source de la Bénoué et l'Adamaoua ; il y trouve ZENKER activement occupé à la construction du poste avec 15 ouvriers (12). En 1892, RAMSAY, partant de la station d'Edéa fondée l'année précédente par KUND, ouvre la piste jusqu'à Yaoundé et pousse ensuite vers la Sanaga (13). Ainsi, dès 1892, sont reconnus les trois principaux itinéraires vers le nord, le sud et l'ouest, en fonction desquels la région s'organisera peu à peu.

Pour compléter la connaissance du pays, l'oberleutnant VON STEIN effectue, de 1895 à 1899, les mêmes parcours, venant d'Edéa, et ses renseignements permettent l'établissement de la première carte Moisel du Sud-Cameroun au 1/50.000e (14). Enfin, en 1897, la route de l'est est ouverte par une expédition qui relie Carnotville à Yaoundé par Bertoua.

---

(11) Le récit de cette première expédition se trouve dans: Mitteilungen von Forschungsreisenden und Gelehrten aus Deutschen Schutzgebieten, Berlin, Vol I, 1888: Bericht über den äusseren Verlauf des Batanga-Expedition.
Ce périodique sera dorénavant désigné sous l'abréviation MDS
Outre les sources citées en note, nous devons nos informations d'ordre historique à quelques anciens habitants de la région, notamment les abbés Th. TSALA et F. ESSOMBA que nous remercions ici. Il serait urgent d'entreprendre une étude historique plus poussée des débuts de la colonisation avant que ne disparaissent les derniers témoins de cette période.

(12) M.D.S., vol. III, 1890, pp. 196-197.

(13) M.D.S., vol. VI, 1893, p. 286.

(14) Aufnahmen des Oberleutnan Freinherrn VON STEIN zu Lausnitz im Südlichen Kamerun-Gebiet in den Jahren 1895-1899. M.D.S., Vol. XIII, p. 93.

Il est frappant de constater que, dès cette époque, ces premiers explorateurs sont unanimes à noter la densité du peuplement et la forte occupation du sol en pays Yaoundé, contrastant avec les régions qu'ils ont dû traverser pour y accéder. Arrivant dans le pays Bané, au sud de la future station, KUND remarque : "Les villages prennent de l'importance, la forêt entre les villages fait de plus en plus place aux jardins et aux plantations", et VON STEIN : "Sur la route entre le Nyong et la station de Yaoundé se rencontrent de nombreux villages, quoique souvent assez petits ;les plus gros villages sont situés près de la station, à l'ouest et au nord de laquelle le pays redevient montagneux". Le développement ultérieur de la ville n'a donc fait qu'accentuer cette situation, mais ne l'a pas créée. Pays bien peuplé, au relief accidenté, mais pays déjà mis en valeur, où les grandes herbes prennent peu à peu la place de la forêt si péniblement traversée, tel se présente le pays Yaoundé aux nouveaux arrivants.

L'excellent observateur G. ZENKER,l'un des premiers occupants de la station, a laissé de précieuses descriptions du paysage qu'il découvrait, des habitants, de leur vie sociale et économique (15). "Le pays des Yaoundé est abondamment peuplé, ses villages sont installés sur de grands espaces dégagés où 10, 20 et jusqu'à 50 huttes s'élèvent près de celle du chef, la plus grande ; elles ne sont pas en tas, mais isolées et en ligne..." et dès 1890 il écrit que"son bon climat destinera peut-être ce pays à une exploitation par les Européens".

Sous le nom de Yaoundé,qui,note encore ZENKER, signifie "arachides" (16), étaient alors englobés tout un ensemble de peuples Béti ; quand les connaissances ethnologiques deviendront plus précises, on lui substituera le mot Ewondo, avec une signification plus restreinte, pour désigner ce groupe du rameau Béti de l'ensemble Pahouin, au sein duquel les Allemands installent leur poste. L'implantation des Ewondo est alors très récente (17). Ils font

---

(15) M.D.S., vol. VI, 1891, p. 138 : Das Yaunde Land, et vol. VIII, 1895, p. 36 : Yaunde.

(16) Sobriquet donné à cause de la consommation qu'ils en faisaient, ou pour donner une impression imagée de leur nombre.

(17) DUGAST (I.). Inventaire ethnique du Sud-Cameroun.IFAN,1949,p.59.-- ALEXANDRE (P.) et BINET (J.). Le groupe dit Pahouin. P.U.F., 1958.-- ALEXANDRE (P.). Protohistoire du groupe béti-bulu-fang : essai de synthèse provisoire. Cahiers d'Etudes Africaines, n° 20, pp.503-560.

partie de la dernière vague de la grande migration pahouine de la fin du XVIIIe siècle, celle des Béti qui, au contraire des Fang et des Boulou, s'est la moins éloignée de la Sanaga après l'avoir traversée. Les levés du lieutenant VON STEIN font apparaître, dès 1895, l'existence aux alentours de la station de certains villages qui devaient devenir des quartiers de Yaoundé : à l'est, Mvog-Ada qui semble avoir été le village le plus important, au sud Mvog-Mbi, Moufoundassi, Mvog-Atangana-Mballa, Mvolyé, au nord, Oliga. Un autre groupe Béti occupe le sud-est du site, les Bane qui opposèrent une certaine résistance aux nouveaux venus jusqu'en 1897.

## 2. LA FONDATION ET LA CROISSANCE DE YAOUNDE

Le Cameroun ayant été, par suite des vicissitudes de l'histoire européenne, placé sous la tutelle successive de deux puissances coloniales, l'administration allemande d'abord, puis l'administration française, ont marqué de leur sceau différent l'évolution de la capitale.

### a) La période allemande (1889-1915).

Pour installer son poste fortifié, TAPPENBECK choisit le sommet de la colline allongée NO-SE qui longent les ruisseaux Ekozoa au nord et Mingoa au sud. Bien qu'elle ne fût pas la plus élevée, cette colline, aujourd'hui siège du quartier administratif, occupée alors par la tribu Ewondo des Mvog-Ada, constituait un site défensif assez remarquable ; en outre, la piste nord-sud, alors d'importance stratégique, suivait la rive droite du Mfoundi, escaladait cette colline et traversait ensuite l'Ekozoa ; elle se trouvait donc sous la surveillance directe du poste.

La justification officielle de l'érection de ce poste, le premier crée dans l'hinterland, fut la nécessité de lutter contre le commerce des esclaves que la conférence anti-esclavagiste de Bruxelles (1890) condamnait au même moment (18). Razziés jusqu'au sud de la Sanaga, ceux-ci étaient ensuite emmenés vers Yola, vendus dans l'empire de Sokoto et contribuaient à l'enrichissement des commerçants Haoussa.

---

(18) RUDIN (H.). Germans in Cameroons. 1884-1914. A case of modern imperialism. 1938, 456 p.

Les premières constructions qu'édifie TAPPENBECK sont modestes : cinq cases en 1889. En 1892, RAMSAY y trouve 25 bâtiments que le lieutenant BARTSCH, en 1895, voit entourés d'une clôture en bois. DOMINIK rénove alors la station et construit une solide enceinte carrée de 100 m de côté, en brique cuites sur place, dont le mur crénelé est renforcé de tours aux angles ; un large fossé la ceinture, que l'on franchit par un pont-levis. Un petit cimetière qui existe toujours, y est accolé à l'angle nord. "Achevée en 1909, elle constitue désormais un solide ouvrage de la puissance allemande dans le sud de ce territoire encore agité." (19) Cette fortification, dont il reste aujourd'hui des pans de murs, à déterminé dans le plan du quartier, un îlot de forme carrée, toujours apparent. A l'intérieur se trouvent des hangars et une maison d'habitation massive dont le rez-de-chaussée est occupé par des magasins et l'étage composé de "six pièces vastes et aérées servant de salle à manger et de chambres pour les Européens" (20). Une large route bordée de palmiers descend la pente devant la station jusqu'au marigot où se trouve un établissement de bains. Dès l'origine, une briqueterie est donc installée au bord de l'Ekozoa. De l'autre côté du Mingoa, les Pères Pallotins, dont le Père VIETER, établissent en 1901 leur mission, sur la colline de Mvolyé, à trois quarts d'heure de marche de la station ; ils y construisent une chapelle et une maison d'habitation encore utilisées aujourd'hui, et déploient une intense activité que le major DOMINIK juge en bon militaire : "J'estime beaucoup l'activité des Pallotins parce qu'ils apportent aux indigènes un vrai christianisme allemand", écrit-il dans son ouvrage Vom Atlantik Zum Tschadsee (1908), "et parce que ces missionnaires, du matin au soir, mettent eux-mêmes la main à l'ouvrage et ne mettent pas seulement l'accent sur la prière" (p.37). En 1908, les Allemands créent une école à trois classes qui comptera aussitôt 75 élèves, 160 en 1913, et où deux heures sont consacrées chaque jour à l'enseignement agricole. Un hôpital pour Européens, prévu dès 1908, est achevé en 1913, à l'emplacement de l'hôpital actuel (21) ; une léproserie pour 600 malades est

---

(19) Die Deutschen Schutzgebiete in Afrika und der Südsee, 1909-1910, Berlin, 1911, p. 86. En langue béti, la ville de Yaoundé s'appelle toujours "Ongola" : l'enceinte.

(20) Rapport de visite du Gouverneur PUTTKAMER, 1897.

(21) Amtsblatt für das Schutzgebiet Kamerun, n° 36, 6e année, 1913, p.461.

projetée. Ainsi la station se transforme peu à peu et perd son caractère exclusivement militaire. L'interprète ATANGANA, devenu chef suprême des Ewondo, construit une spacieuse demeure à Efoulan et sera envoyé en 1911 à Hambourg pour enseigner sa langue.

Au début, le personnel était des plus réduits : TAPPENBECK se trouvait seul à trente-deux jours de marche de la côte avec laquelle les relations étaient rares (22) ; ZENKER se plaint de manquer de provisions et de marchandises d'échange ; en outre, intempéries et incendie viennent endommager les premières constructions. L'état des pistes s'améliorant, en 1895, les caravanes de Kribi peuvent atteindre Yaoundé en douze jours de marche et l'effectif de la station s'étoffe : en 1897 la garnison compte un officier, un sous-officier, un sergent indigène et 60 hommes des troupes coloniales, sans compter les ouvriers et manoeuvres. En 1908, la station n'est plus un poste avancé de la colonisation allemande, mais une étape vers le nord et l'est, à laquelle on accède en un temps relativement court :

| Temps de marche (23) | Minimum | Maximum |
|---|---|---|
| Yaoundé-Kribi ..... | 11 jours | 14 jours |
| Yaoundé-Edéa ..... | 8 | 11 |
| Yaoundé-Lolodorf ..... | 6 | 8 |
| Yaoundé-Yoko..... | 11 | 14 |
| Yaoundé-Nguélémendouka..... | 7 | 9 |
| Yaoundé-Doumé ..... | 12 | 16 |
| Yaoundé-Nanga Eboko ..... | 6 | 8 |

Les conditions de vie et de ravitaillement s'améliorent, au point qu'en 1911, une femme y rejoint son mari ; en 1912, le personnel comprendra deux enfants de moins de 15 ans et cinq femmes accompagnant leur mari, et une naissance est signalée en 1913 (24). La même année, la première automobile joignait Kribi à Yaoundé.

Les rôles que joua la station dans l'histoire de la colonisation furent multiples. Le major DOMINIK en illustra la fonction militaire, non seulement par la fortification du site, mais par la pacification

---

(22) Deutsches Kolonialblatt, n° 22, 2e année, 1891, p. 486

(23) Deutsches Kolonialblatt, n° 16, 19e année, 1908, p. 788

(24) Die Deutschen Schutzgebiete in Afrika und der Südsee, 1911, 1912, 1913.

du pays. S'il semble que les Yaoundé se soient facilement soumis aux colonisateurs, encore que le Major ne leur ait jamais accordé grande confiance (25), l'arrêt des hostilités entre les différentes tribus, indispensable au développement du commerce, fut plus difficile à obtenir. Souvent les Allemands durent intervenir dans les luttes des Yaoundé contre leurs voisins : Eton, Bane, etc. Mais les ennuis les plus graves vinrent d'une part des "Wute" ou Babouté que les Allemands s'efforcèrent d'abord de contenir au nord de la Sanaga (26) et qui furent définitivement sousmis en 1898, d'autre part des Bakoko, établis à l'ouest, et dont l'hostilité entravait le commerce par la route d'Edéa ; ils seront vaincus en 1903.

Leur défaite marque la fin du statut exclusivement militaire de Yaoundé, où les forces de police remplacent alors l'armée et qui devient le 13 avril 1905 chef-lieu de circonscription (Bezirk) et sera dotée la même année d'une agence postale. Cette pacification définitive, sanctionnée par l'établissement d'une administration civile, permit le plein développement du deuxième rôle de la station, celui d'un centre de commerce.

En réalité, les exigences du commerce ont contribué à la naissance de cette ville autant que les considérations de confort européen. Dès 1895, un agent européen est envoyé à Yaoundé par la firme Karl Maas pour y fonder une factorerie. DOMINIK note dans son rapport du 10 juillet 1898 : "Presque tous les peuples du pays Yaoundé trafiquent avec les factoreries d'ici", et les agents s'éloignent parfois à six ou huit jours de marche de la station pour commercer (27). Un "Plan de la Station de Yaoundé et des environs", daté de 1911 (Fig. 8) découverte parmi les archives nationales,

---

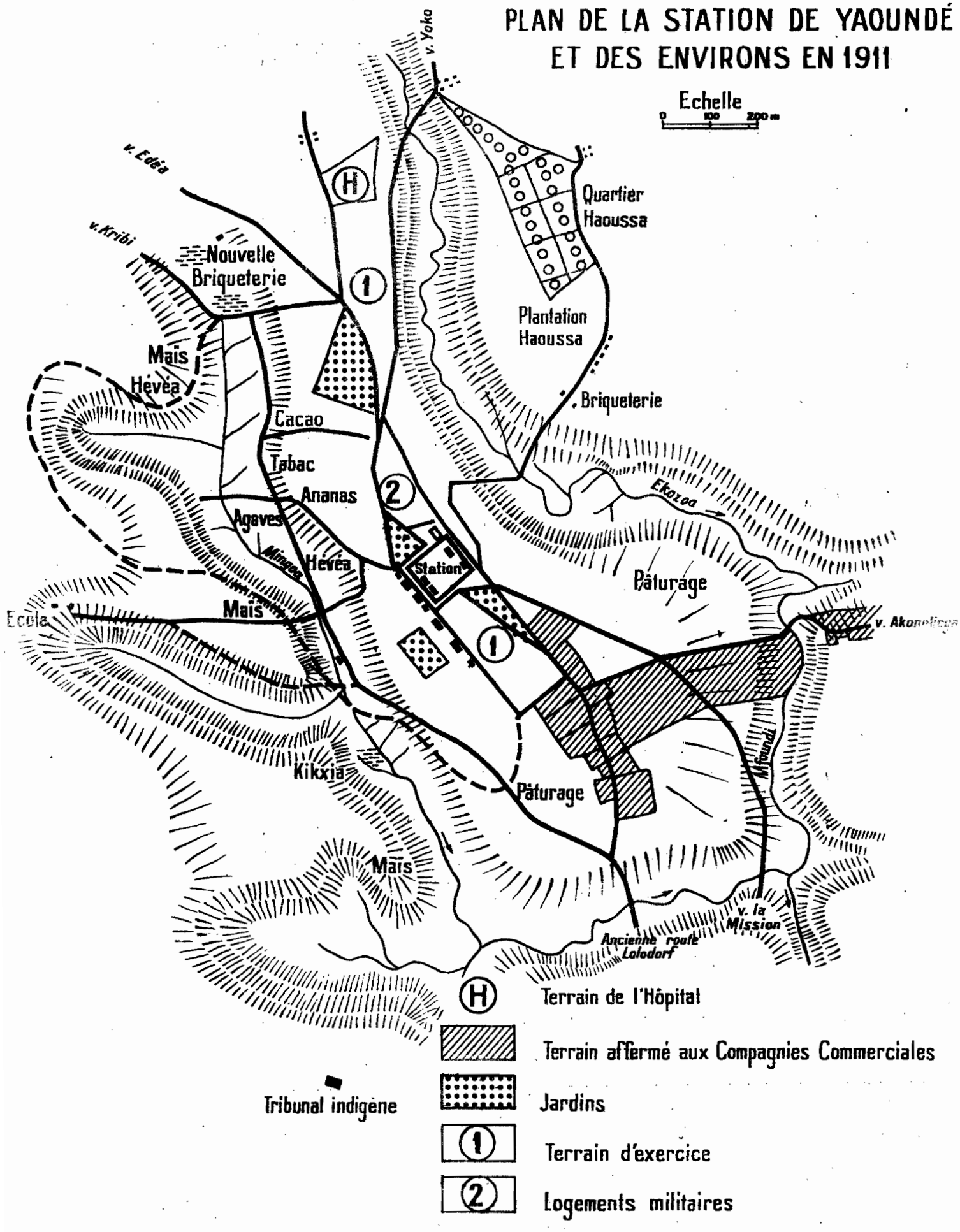
(25) "Ces Yaoundé sont un peuple-enfant, au caractère superficiel, et je sais bien que leur Hosanna d'aujourd'hui peut fort bien devenir un Crucifiez-le demain", écrit-il dans "Vom Atlantik zum Tschadsee", p. 32.

(26)"Une autre tâche importante de la station consiste dans l'observation constante de la situation dans le pays Wute et à Tibati", Rapport du Gouverneur, 1895.

(27) Deutsches Kolonialblatt, n° 20, 9e année, 1898, pp. 651-652.

Fig.8

# PLAN DE LA STATION DE YAOUNDÉ ET DES ENVIRONS EN 1911



indique que des terrains ont été affermés à une quinzaine de firmes, notamment John Holt et Cie, Woermann, R.W. King, Bremer Westafrika Gesellschaft, Randach et Stein, etc... Sur la route qui descend de la station vers le Mfoundi, un embryon de quartier commercial s'organise, un marché se crée.

Les Allemands eurent le souci de protéger les commerçants Haoussa (le plan cité révèle les cases rondes d'un village Haoussa à l'abri de la station, près de l'Hippodrome actuel) en assurant la sécurité des routes, de les détourner de la traite qu'ils pratiquaient aux frontières du pays avec les Anglais et les Français, et d'orienter leur commerce exclusivement vers la côte. Mais, très vite, ils voulurent aussi tenter, tout autour de la station, des cultures de subsistance et d'exportation que le climat et la fertilité des sols semblaient appeler. En 1889, TAPPENBECK écrit : "Des bananiers sont plantés, le jardin potager est cultivé, une récolte de maïs est rentrée", et ZENKER en 1890 : "Les plantations remplacent les mauvaises herbes". Ce dernier trouve, à proximité, du café sauvage qu'il suggère d'expérimenter. Le plan de 1911 montre l'existence de nombreux champs de maïs : "10 hectares de maïs ont été plantés pour la nourriture du bétail, qui donneront, si la récolte est bonne, 400 quintaux" (28). La station élève alors 13 chevaux, 5 ânes et mulets, 78 boeufs et vaches qui sont apparus pour la première fois dans le pays en 1901, une centaine de porcs et une nombreuse volaille. Des jardins potagers, des vergers, des jardins d'essai se trouvent aux abords du poste ; plus loin, ce sont des plantations de cacao, hévéa, ananas, tabac et "Kickxia elastica" (ou Funtumia elastica : arbre à caoutchouc ou "ireh" que l'on espérait pouvoir exploiter industriellement (29). Plusieurs centaines de pieds de sisal (Agava rigida, var. sisala) et de chanvre (Fourcroya gigantea) sont plantés à proximité de la forteresse, qui, outre leur utilité, "peuvent mettre obstacle par leurs feuilles acérées à d'éventuels assuats ennemis" (30). Mais la production la plus sûre est celle de l'huile de palme, et c'est d'elle que la circonscription tire alors son importance économique (31).

---

(28) Deutsches Kolonialblatt, n° 8, 22e année, 1911, p. 316.

(29) Amtsblatt für das Schutzgebiet Kamerun, n° 15, 3e année, 1910, p.230

(30) Ibid., n° 2, 6e année, 1913, p.26

(31) Der Handel in Südkamerun in des Jahren 1908 bis 1911. Bericht der Handelskammer für Südkamerun. Berlin, 1912, p. 88.

Forteresse, centre d'un commerce actif au coeur d'une région bien peuplée où il était aisé de recruter des porteurs, Yaoundé fut aussi une base d'où partirent les expéditions qui devaient soumettre le reste du pays : pays Bafia, pays Maka, places fortes de Tibati, Ngaoundéré, Maroua, toutes ces opérations furent menées par le Major DOMINIK, héros de cette colonisation (32). Enfin, si les circonstances l'avaient permis, il est probable que les Allemands auraient fait de Yaoundé, "un centre de repos pour les convalescents ou les Européens fatigués par un long séjour sur la côte"(33). Le climat s'y prêtait bien, les fièvres y semblaient moins virulentes qu'ailleurs (34), l'hôpital pour Européens était construit. Mais déjà la première guerre mondiale ouvrait une nouvelle page d'histoire.

b) La période française.

Yaoundé fut le point de jonction des colonnes anglaise et française au début du mois de janvier 1916 et son occupation marqua pratiquement la fin des hostilités au Cameroun. Deux mois plus tard, elle fut érigée en chef-lieu de la subdivision du Nyong et Sanaga.

A leur arrivée dans la ville, d'ailleurs totalement désertée par ses habitants qui reviendront peu à peu, les Français (35) furent frappés par son aspect coquet et ordonné : "Sur le plateau s'élèvent de nombreuses constructions européennes, et il est sillonné en tous sens par des routes et des avenues bien tracées et bordées d'arbres. Des écoles sont bâties aux carrefours les plus importants et au centre des quartiers les plus populeux ; des fontaines publiques sont judicieusement espacées; des affiches indiquent les noms des rues, des avenues, des places ; des placards sont dressés bien en vue pour faire connaître les arrêtés de l'autorité allemande. En somme, l'organisation germanique, minutieuse et tracassière, s'étale partout avec ses défauts mais aussi, il faut bien le reconnaître, avec ses réelles qualités." (36)

---

(32) Arrivé au Cameroun à l'âge de 24 ans,en 1894,et immédiatement envoyé à Yaoundé, il mourut le 16 décembre 1910, à 40 ans, sur le bateau qui le ramenait en Allemagne.

(33) Amtsblatt, n° 43, 6e année,, 1913, p. 525.

(34) En 1912 et 1913 on note pourtant plusieurs décès dans la station dus à la "Schwartzwasserfieber", fièvre bilieuse hémoglobinurique dont l'issue était fatale.

(35) Paradoxalement les documents relatifs à la période qui s'ouvre alors sont rares ou peu aisément accessibles ; une étude satisfaisante exigerait un ingrat travail de recherche dans les archives dont le classement vientde commencer ;; le premier plan de la ville que nous ayons pu trouver date de 1949.

(36) AYMERICH (Général). La conquête du Cameroun, 1935, pp. 167-168.

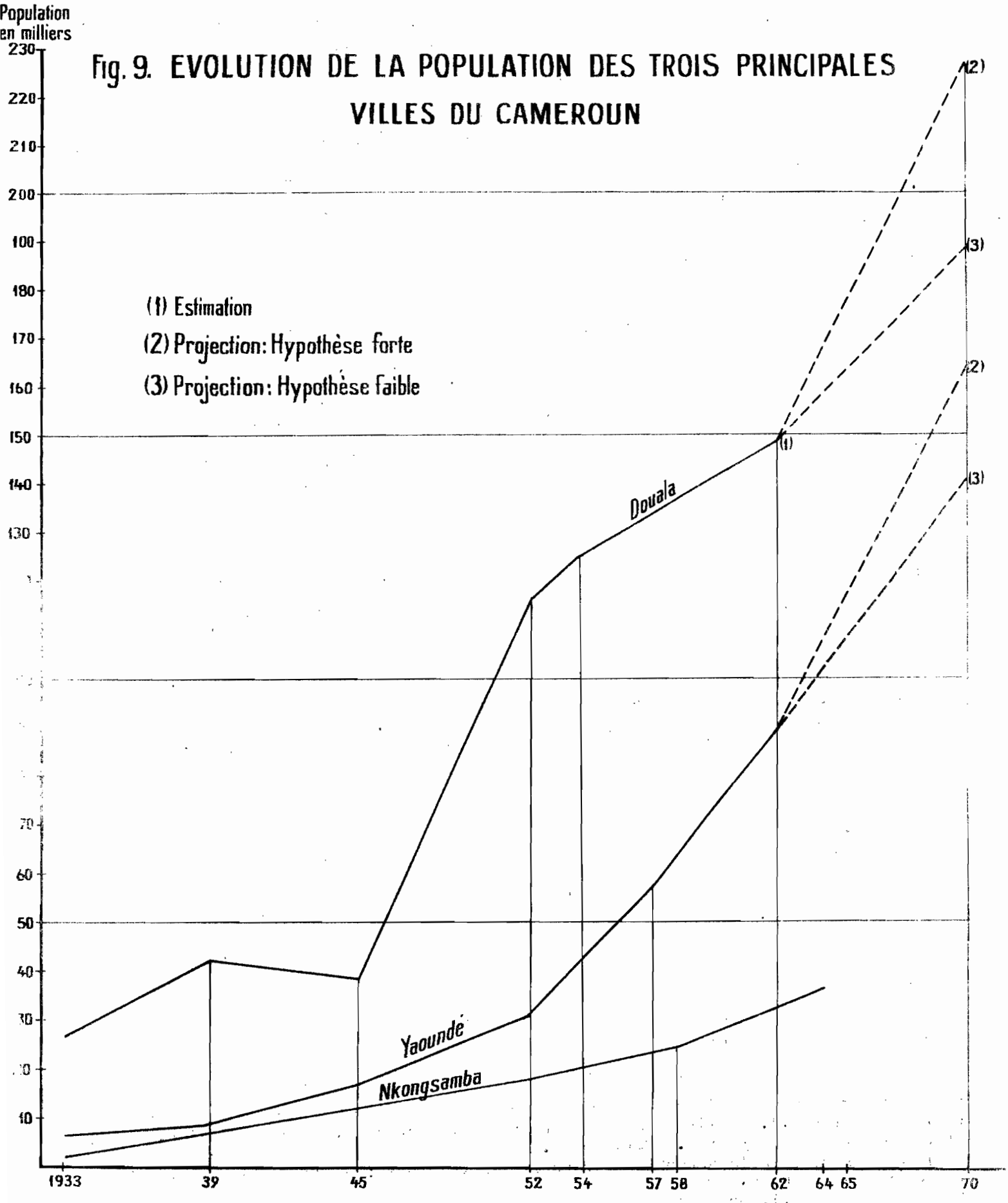
Au sud de Mvolyé, autour de l'imposante demeure du chef supérieur ATANGANA, est né le village d'Efoulan (c'est-à-dire le "rassemblement" des chefs Ewondo) qui est alors devenu le plus important des villages indigènes. Les Haoussa ne sont plus seuls sur la colline du futur Hippodrome ; les premiers Bamiléké, arrivés en 1918, ont installé leur quartier à proximité du leur. Plus au nord, le lieu où les Haoussa font paître leurs boeufs venus de l'Adamaoua et dont ils font commerce, prend le nom de Nlongkak, "pâturage des boeufs"; là s'installent les premiers immigrants Eton et Manguissa. Outre le poste, la future colline administrative ne possède encore que les maisons allemandes trapues, couvertes de tuiles, et dont les murs sont flanqués de vérandas qui retiennent la fraîcheur.

Par mesure d'hygiène est alors édictée une décision introduisant une ségrégation de fait dans la ville ; en 1923 : "Toutes les cases indigènes ou paillotes habitées par les Noirs ont été transférées hors du périmètre urbain... Ce périmètre, largement établi, permet une ségrégation sérieuse et efficace. La population européenne a été invitée à ne pas laisser se former de villages indigènes aux alentours de ses maisons d'habitation (37). Le même rapport note que 38 % des enfants de moins de 10 ans sont impaludés et que des mesures d'assainissement ont été prises : débroussage, plantations et curage des marigots.

Ainsi prend forme le premier périmètre urbain qu'un arrêté fixe en 1925 (Fig. 9) ; il englobe la colline administrative (Yaoundé proprement dit), où le palais du Commissaire de la République est érigé en 1921 et reconstruit en 1930, la partie nord du Plateau Atemengue, alors appelé plateau TSUNGI (nom du véritable chef du lieu, ATEMENGUE n'étant que son second) où se trouve déjà le camp de la milice, suit à l'est la rivière Djoungolo jusqu'à la route de Yoko (Obala) ; à l'ouest la limite est constituée par une ligne joignant la route de Yoko à celle de Kribi. Ce périmètre restera pratiquement tel quel jusqu'en 1941, sauf une légère modification en 1934. Il rejette donc, à l'extérieur de la ville, les anciens villages autochtones : Mvog-Ada, Ndamvout, Ngoa-Ekélé et la mission catholique de Mvolyé, de même que les campements des immigrants qui s'installent alors à Nlongkak et au lieu-dit Akoazok ou Ekogo-dozog, "les empreintes de l'éléphant" qui va prendre le nom de la

---

(37) Rapport annuel du Gouvernement français sur l'administration sous mandat des territoires du Cameroun. Année 1923, p. 56.


Population en milliers
230
220
210
200
100
180
170
160
150
140
130
70
60
50
40
30
10
Fig. 9. EVOLUTION DE LA POPULATION DES TROIS PRINCIPALES VILLES DU CAMEROUN
(1) Estimation
(2) Projection: Hypothèse forte
(3) Projection: Hypothèse faible
Douala
Yaounde
Nkongsamba
(1)
(2)
(3)
(2)
(3)
1933
39
45
52
54
57
58
62
64
65
70

briqueterie toute proche. Autre conséquence du tracé de ce périmètre urbain : le camp des Haoussa est transféré à l'ouest, au-delà de la Briqueterie, et ceux-ci adoptent les cases rectangulaires de forêt ; de même, les Bamiléké sont rejetés vers la route de Douala, au-delà du premier camp de fonctionnaires appelé par dérision Mokolo, à cause de son éloignement du centre (Mokolo, ville du Nord-Cameroun, était alors le siège d'un établissement pénitentiaire). Désormais ces quartiers périphériques se développeront par agglutination, dans l'indifférence de l'administration qui se bornera à aménager sommairement la voirie. Toutes les cases indigènes sont alors en écorce et en paille (38), jusqu'à ce que l'administration impose les constructions en poto-poto et raphia vers 1925-1930.

La ville, depuis 1921, siège du gouvernement dirigé par le Commissaire de la République Carde, compte alors 11 maisons de commerce dont 7 françaises et 4 anglaises (39). En 1922 y vivent 89 Européens dont 20 femmes et 12 enfants ; 32 hommes sont des fonctionnaires ou des militaires, 14 sont des commerçants et 11 des missionnaires. L'accès se fait toujours par la route carrossable de Kribi-Lolodorf (186 km) ; de Douala on peut gagner Eséka en une journée de chemin de fer, puis Yaoundé en cinq étapes (40) ; les produits d'exportation sont donc acheminés par portage à tête d'homme jusqu'à Eséka. Pour autant que l'on puisse se fier à ces premiers dénombrements, la ville compte, en 1926, 5.865 habitants dont 5.500 autochtones (41).

C'est en 1927 que le rail atteint Yaoundé ; la gare sera achevée en 1928. La principale conséquence de cet achèvement quant à la morphologie de la ville, fut le déplacement du quartier commercial, jusqu'alors sis sur le flanc est de la colline administrative, vers la colline opposée de l'autre côté du Mfoundi, et à proximité de la gare. Les maisons de commerce viennent alors rejoindre celle de la King, le long de ce qui deviendra la deuxième route de Yoko et le centre commercial. Une première scierie, la maison Belton, aujourd'hui disparue, s'installe en 1927 près du terminus de la voie ferrée ; quelques factoreries s'ouvrent après 1930 à proximité de la

---

(38) MARTIN (Dr G.). L'existence au Cameroun. Etudes sociales, études médicales, études d'hygiène et de prophylaxie. 1921, 535 p.
(39) Commissariat de la République française au Cameroun : Guide de la colonisation française au Cameroun, 1923.
(40) MARTIN (Dr G.). op. cit.
(41) BILLARD (P.). Yaoundé, étude de géographie urbaine, 1955, D.E.S. Grenoble, dactylographié, p. 50.

gare : Chidiac, Delioux, Papadopoulous. Cependant "tout cela avait un air bien misérable. Les entrepôts consistaient en des hangars couvert de tôle ondulée avec des murs en même matériel. Une porte grillagée laisait seule passer la lumière dans la boutique... Certains commerçants édifiaient des baraques en planches, mais c'était l'exception." (42) Une relation de voyage décrit la ville en 1928, "étagée sur deux collines séparées par un ravin, que suit le chemin de fer. La partie ouest est celle de l'administration et des services publics ; la partie est est occupée par les maisons de commerce. La place est très mesurée et l'extension de la ville en est gênée." (43).

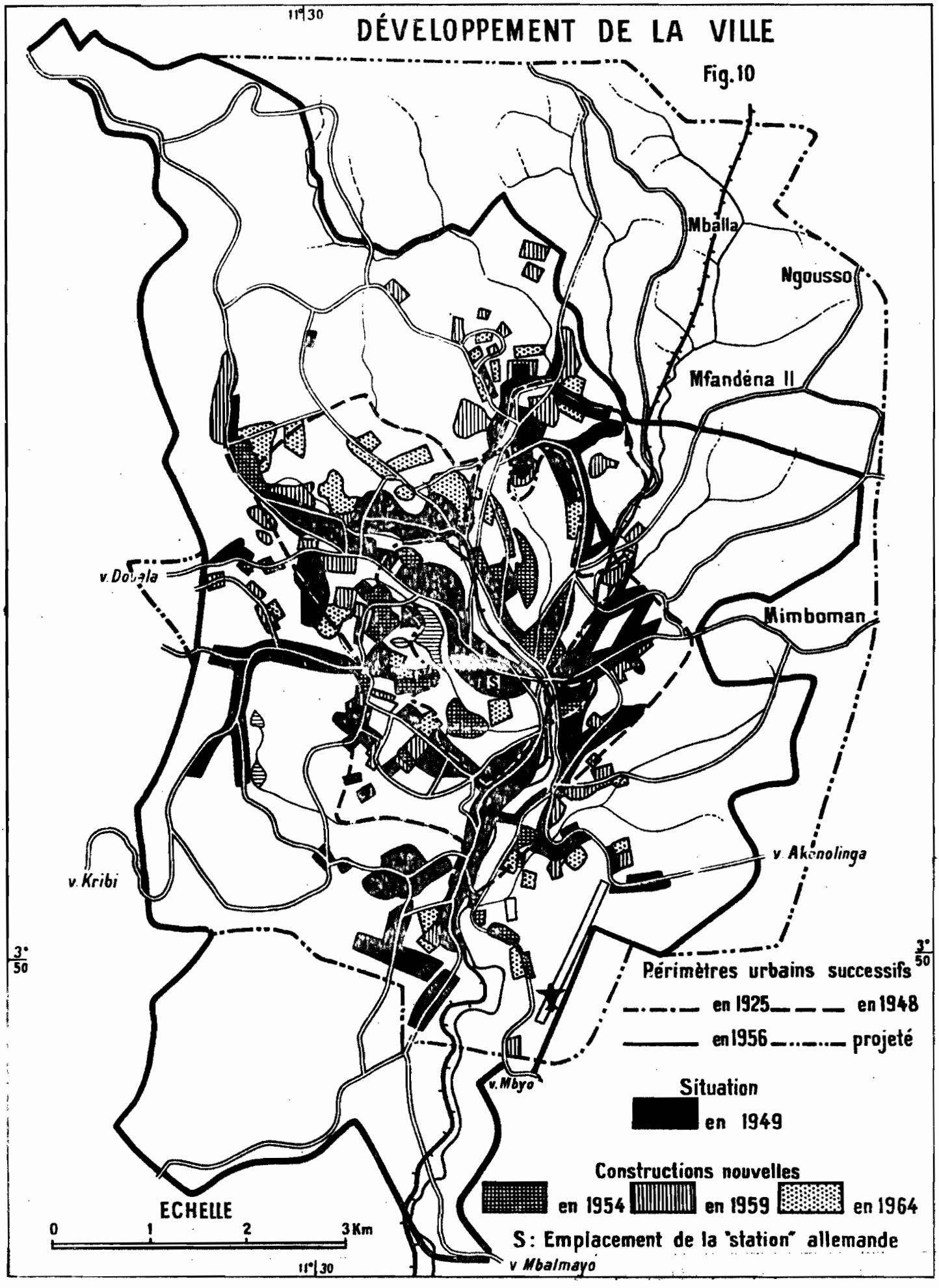
En 1934, l'ensemble du Plateau Atemengue devient zone militaire ; le périmètre urbain est élargi pour l'englober entièrement, et les habitants de Ngoa Ekélé établis là, se voient obligés de s'installer le long de la route de Kribi, où naît le village d'Obili (interprétation du mot "obligé"). Des travaux d'aménagement de l'infrastructure sont alors entrepris : construction de caniveaux, remblaiement de fonds marécageux, ponts en ciment sur le Mfoundi et le Djoungolo ; en 1939, ont lieu les premiers travaux de bitumage des routes donnant accès à la gare.

Le déclenchement de la deuxième guerre mondiale faillit compromettre le développement de la ville. Par mesure de sécurité, les organes de gouvernement furent transférés à Douala, et nombreux furent alors ceux qui pensaient que capitale politique et capitale économique devaient coïncider. Finalement, après l'arrêt des hostilités, l'agitation des chefs Ewondo, l'action du docteur Aujoulat, conjuguées à l'attrait d'un climat plus agréable, décidèrent en 1946 du retour du gouvernement à Yaoundé. Durant cette période, deux arrêtés signés en 1941, agrandissent légèrement le périmètre urbain au sud et au nord-est, englobant pour la première fois dans la ville quelques quartiers indigènes.

Si, pour Douala, les premières années de l'après-guerre furent celles du véritable essor de la ville (fig. 10), il faut attendre les années 50 pour voir l'expansion de Yaoundé se préciser tant par l'accroissement de sa population que par l'occupation plus poussée du site. La ville où ne vivaient que 350 Européens en 1930, en compte 3.760 en 1957, date à laquelle le premier recensement de

---

(42) BILLARD (P.). Op. cit., p. 35.
(43) DE BURNE D'ANNELET (Lieut.-colonel). Du Cameroun à Alger. Paris, 1932. p. 52.


11°30
DÉVELOPPEMENT DE LA VILLE
Fig.10
Mballa
Ngousso
Mfandéna II
v. Douala
Mimboman
v. Kribi
v. Akonolinga
3°50
3°50
Périmètres urbains successifs
en 1925
en 1948
en 1956
projeté
Situation
en 1949
Constructions nouvelles
en 1954
en 1959
en 1964
S: Emplacement de la "station" allemande
v. Mbyo
v. Mbalmayo
ECHELLE
0 1 2 3 Km
11°30

la population autochtone (44) donne 54.000 habitants dont le groupe Pahouin-Béti représente 54 % (24,6 % pour les Ewondo proprement dits) ; au second rang vient le groupe des Bamiléké : 14,4 %. Dès cette date le rapport administratif note : "Les quartiers sont de plus en plus un mélange de races, les Bamiléké s'y infiltrent sans cesse, suivis des Bassa. Les quartiers n'ayant plus d'homogénéité, il est normal que les chefs de quartiers n'aient plus aucune influence." A cette évolution de la population, qui triple presque entre 1952 et 1962 pour atteindre 89.969 habitants (mais le périmètre urbain a été agrandi entre temps), correspond un élargissement des fonctions de la ville et une transformation de sa morphologie.

Avec les premières industries qui s'installent en 1946, la ville devient plus qu'une simple place de transit avec le nord et l'est. Ce sont d'abord la manufacture de cigarettes Bastos qui s'installe au Nord de la ville et la scierie Coron au Sud ; puis viennent d'autres scieries (Société Africaine des Bois, 1949) et menuiseries (T.P.I.M., 1951), des industries de transformation des oléagineux (savonneries, huileries), des industries de construction, des ateliers de réparation, les Brasseries du Cameroun. Mais cette expansion économique reste pourtant modeste : en 1947, 20 société industrielles ou commerciales exercent à Yaoundé, quand Douala en compte quatre fois plus.

L'aménagement de l'infrastructure, commencé avant la guerre, est alors activement repris; il faut croire que, comparé à Douala, cet aménagement avait pris un certain retard, puisqu'en 1949 le chef de région écrivait au Haut-Commissaire : "Vue d'avion à basse altitude, Yaoundé offre des perspectives séduisantes ; celles-ci s'évanouissent très vite lorsque, sur la terre ferme, on circule dans les fondrières et les nuages de poussière." Aussi dès 1952 commence le bitumage des voies principales dont le total atteindra 48 km en 1956 ;la centrale électrique de 900 kWh est mise en chantier; l'adduction d'eau, assurée depuis 1944 par un barrage à Onambélé (8 km au Sud, sur le Mfoundi) est complétée par une prise sur la Méfou ; dans le centre commercial, les artères perpendiculaires à l'axe principal sont ouvertes. Les quartiers de l'Hippodrome, le lotissement des Sources sortent de terre, oeuvres de la Société Immobilière du Cameroun (S.I.C.) créée en 1952, qui aura construit en

---

(44) Service de la Statistique générale : Résultats du recensement de la ville de Yaoundé. 1957.

1959, 580 logements à Yaoundé. C'est aussi l'époque où est ouvert l'aéroport de classe C, à 5 kilomètres au Sud de la ville, après le déplacement du village d'Ekounou, qui en occupait la colline ; sa piste en latérite est ouverte aux DC-3 et, en saison sèche, aux DC-4 (45) ; plus tard elle sera goudronnée. Un nouvel arrêté élargit en 1948 le périmètre urbain qui comprend désormais les quartiers de la Briqueterie, Messa, Mokolo, Ndamvout, Mvog-Mbi, Mvog Ada, Etoa Méki ; en 1956, un autre arrêté va doubler ce périmètre qui perd alors toute signification géographique; sur les 5.355 hectares qu'il englobe, 2.200 appartiennent à un paysage purement rural. La ville est alors érigée en commune de plein exercice (C.P.E.) et depuis lors la composition du corps municipal a peu changé.

De 5.500 en 1951 (45), le nombre des cases de la ville passe à 11 800 d'après le recensement de 1957 et à 33.500 d'après celui de 1962 (46). Comment s'est effectuée cette extension des constructions sur un site où le relief paraissait limiter étroitement l'espace disponible ? La fig. 9 permet de répondre à la question. Elle montre que, d'après les levés de 1949, les zones habitées forment alors d'une part des unités totalement séparées, et ce sont le centre administratif, la partie basse du centre commercial, la Briqueterie avec le village Haoussa, Mokolo, Messa, d'autre part des quartiers étirés le long des routes, à l'exception de Nlongkak déjà plus étoffé. Depuis, l'accroissement de la population urbaine s'est traduit à la fois par la création de quartiers neufs : nord et sud du centre commercial, lotissement des Sources, camps de fonctionnaires et tout récemment quartier Bastos, et aussi par une augmentation de la densité dans les quartiers déjà peuplés d'autochtones ; celle-ci la Briqueterie, qui comptait 30 cases en 1950, en possède 50 en 1964. Les quartiers périphériques voient donc leurs cases se multiplier et prennent leur aspect actuel : enchevêtrement de constructions basses que l'on va s'efforcer d'améliorer peu à peu, délimité par un réseau routier sommaire, ou même sans réseau routier, comme pour la partie ouest de Messa. L'occupation du terrain fut donc complétée jusqu'à saturation sur le sommet des collines, puis s'est amorcé d'un mouvement de descente vers les marigots qui les ceinturent.

---

(45) "Les documents de France" : Le Cameroun. Aspect géographique, historique, économique et administratif du territoire. 1952, 225 p.

(46) Service de la Statistique : la population de Yaoundé en 1962, résultats principaux. Septembre 1963.

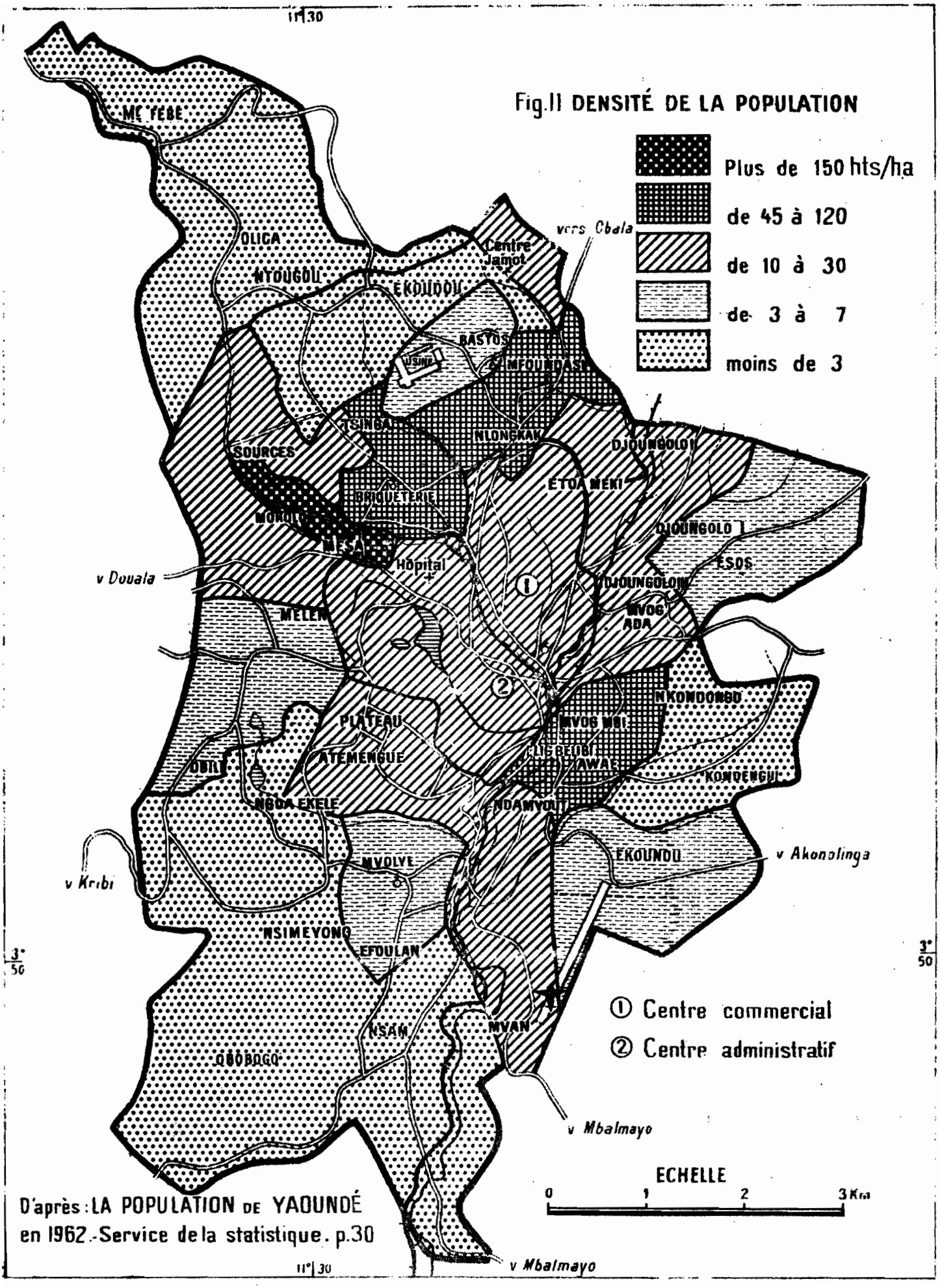


Fig.II DENSITÉ DE LA POPULATION
Plus de 150 hts/ha
de 45 à 120
de 10 à 30
de 3 à 7
moins de 3
11°30
3°50
MC FEBE
OLIGA
NTOUGOU
EKOUDOU
vers Obala
Centre Jamot
BASTOS
USINE
MFOUNDASI
TSINGA
NLONGKAK
DJOUNGOLO II
SOURCES
ETOA MEKI
BRIQUETERIE
MOKOLO
MESA
Hôpital
DJOUNGOLO I
ESOS
v Douala
DJOUNGOLO III
MVOG ADA
MELEN
NKONDONGO
PLATEAU
MVOG MBI
ATEMENGUE
OBRI
NGOA EKELE
KONDENGUI
NDAMVOUT
EKOUNDOU
v Akonolinga
v Kribi
MVOLYE
NSIMEYONG
EFOULAN
NSAM
MVAN
QUOBOGO
v Mbalmayo
① Centre commercial
② Centre administratif
ECHELLE
0 1 2 3 Km
D'après : LA POPULATION DE YAOUNDÉ en 1962.- Service de la statistique. p.30
11°30
v Mbalmayo

Aujourd'hui, l'extension de la ville se poursuit, planifiée au nord, où naissent de nouveaux quartiers, désordonnée ailleurs, où l'on s'efforce d'occuper les espaces vides dans la mesure où les pentes le permettent. Spontané ici, dirigé là, ce développement de la ville a contribué à lui donner une structure morcelée et très hétérogène, que la répartition des densités met en évidence (fig. 11).

## II. - LES PAYSAGES URBAINS ET L'HABITAT

Les paysages urbains de Yaoundé sont caractérisés par cet aspect hétérogène qu'entraîne la présence de groupes humains aux genres de vie et aux niveaux de revenus très éloignés les uns des autres. Mais le cadre physique lui-même a contribué largement à la diversification des quartiers. Le plan d'ensemble qui en résulte aujourd'hui est loin d'être satisfaisant et pose à la vie quotidienne de la cité de redoutables problèmes qu'il ne sera pas aisé de résoudre.

### 1.- La structure urbaine actuelle.

La structure actuelle est organisée à partir de quelques grands axes routiers, dont la direction est imposée par le relief ; c'est à partir de cette trame que s'est élaboré le tissu urbain, tantôt en suivant un plan préconçu, tantôt dans la plus totale anarchie.

#### a) La disposition générale de la ville.

Un coup d'oeil sur la carte du relief et sur celle du tracé des routes fait immédiatement apparaître que la ville est littéralement coupée en deux par l'axe nord-sud que forment les vallées de l'Ekozoa et du Mfoundi ; la voie ferrée qui suit cet axe vient encore accentuer cette coupure. De part et d'autre, deux systèmes de routes se sont organisés.

L'artère principale de la ville, la route Obala-Mbalmayo qui prend les noms d'avenue du Maréchal-Foch puis d'avenue du 27 Août, longe cet axe à mi-pente sur le versant oriental. Toutes les routes qui la rejoignent, venant de l'Est, empruntent rigoureusement la crête des interfluves, se dissociant à l'amont des vallées secondaires comme pour desservir toutes les collines, ce qui leur fait décrire de

larges courbes mais les oriente toujours dans le sens NE-SO. A l'ouest, une autre artère sui également la vallée du Mfoundi jusqu'au centre administratif, s'oriente ensuite vers l'ouest et se dédouble pour former les routes d'Obala et d'Okola. Sur cette artère vient se greffer la sinueuse route de Kribi que trois branches parallèles NO-SE relient à l'axe nord-sud : l'une par le Plateau Atemengue, la plus fréquentée et la mieux aménagée; les autres par Mvolyé et Nsiméyong qui ne sont que des pistes en latérite. Plus au Nord, deux routes encore parallèles toujours NO-SE, de part et d'autre de l'Ekozoa, viennent doubler la route d'Okola et la rejoignent ensuite, l'une traversant le quartier Bastos et menant au Mont Fébé, l'autre desservant le quartier de la Briqueterie.

L'assujettissement au relief se manifeste donc de plusieurs façons dans le plan du réseau urbain. Il explique d'abord la présence de cet axe nord-sud que cinq bretelles seulement, animées par une circulation intense, traversent : deux qui rejoignent le quartier de la Briqueterie, deux qui relient par le nord et par le sud (carrefours Warda et Brouillet) le centre administratif au centre commercial, et une qui fait communiquer la route de Mbalmayo avec Mvolyé et le Plateau Atemengue (passage de l'Abattoir). Notons que ces trois dernières traversent la voie ferrée par des passages à niveau où il n'est pas rare de voir des trains manoeuvrer lentement et interrompre toute circulation entre les deux parties de la capitale. La voie ferrée est d'ailleurs une source de fréquents accidents graves, les piétons l'utilisant habituellement pour gagner le centre de la ville.

Les routes adjacentes prennent des directions quasi-parallèles, calquées sur celles des collines et font aboutir toute la circulation sur l'axe nord-sud, puisqu'elles suivent les interfluves. Celles qui joignent les collines les unes aux autres sont peu empruntées et généralement en mauvais état, de sorte qu'il faut toujours passer par le centre de la ville pour aller d'un point à un autre, ce qui allonge considérablement les distances et concentre toute la circulation sur les cinq bretelles ; on a noté 4 000 passages à l'heure au carrefour Brouillet (47). Ces routes de liaison entre les collines n'existent que pour Mokolo et la Briqueterie, et à l'est, pour Mvog Ada, Nkondongo, Awaé, Kondengui et Ekounou, au prix de pentes raides et ravinées parfois coupées en saison des pluies puisqu'elles sont, sauf la première, en latérite. En 1962, sur un réseau routier

---

(47) ZIMONJIC (Borislav). La situation des transports et de la circulation dans la ville de Yaoundé, 11 p.

total de 152 km, 88 étaient encore constitués de pistes en latérite ; aujourd'hui, toutes les routes importantes de la ville sont macadamisées.

Enfin, autre caractéristique de ce plan, due au relief : pour s'adapter au sommet des interfluves et joindre les points les plus hauts des différentes collines en évitant les bas-fonds marécageux, lex axes routiers décrivent de larges courbes qui allongent considérablement les trajets, l'exemple extrême étant la route de Kribi. On conçoit qu'une telle disposition du réseau routier ne soit pas sans répercussions sur l'animation de la ville et qu'elle crée de sérieux problèmes d'urbanisme.

b) Les quartiers de Yaoundé

Epousant le tracé de ces routes, les quartiers se sont d'abord développés linéairement, puis ont débordé peu à peu sur les flancs des collines jusqu'à atteindre parfois le marigot ; cette évolution est plus ou moins poussée suivant les cas.

Les deux quartiers, construits exclusivement en dur, qui forment le centre ville et dont la densité est assez faible (10 à 30 habitants par hectare) doivent être considérés à part : le quartier administratif, qui a occupé le plus précocement et complètement sa colline, et le quartier commercial, dont le développement s'est effectué selon un véritable plan. Le premier, qui s'étend depuis l'hôpital jusqu'au carrefour Brouillet, n'est plus composé que de bâtiments publics que l'on modernise ou reconstruit aujourd'hui, à l'exception des vieilles maisons allemandes toujours habitées, qu'entoure un agréable jardin. Sur cette étroite colline allongée se trouvent concentrés la plupart des organes de direction politique et administrative du pays : Palais Présidentiel, Chambre des Députés, Premier Ministère, ministères de la Justice, des Finances, des Travaux Publics, de la Santé, de l'Agriculture, des Affaires Economiques et du Plan, de l'Education Nationale, etc... ; seuls, quatre hôtels de classe viennent diversifier quelque peu l'activité de ce quartier, qui vit au rythme administratif.

Jusqu'en 1954, une passerelle, tombée en ruines faute d'entretien, enjambait la vallée de l'Ekozoa et la voie ferrée pour relier le

centre administratif au centre commercial, face au marché. Celui-ci constituait alors le centre du quartier commercial, qui ne comprenait guère que deux rues parallèles. Depuis, ce centre s'est déplacé vers le Sud du quartier, attiré par le "Printania", et les magasins de la rue de l'Intendance. Ce quartier commercial a un curieux aspect vieillot qui n'est pas accordé à son intense fréquentation ; l'immeuble de seize étages dont la société Shell vient de construire à côté de la cathédrale est le premier de ce genre à Yaoundé. Les magasins, bas et étriqués, n'attirent pas les regards ; un système d'arcades peintes en ocre semble vouloir les éloigner encore des passants qui empruntent les trottoirs au niveau de la chaussée, non au niveau de la vitrine et de l'entrée. Même la rue de l'Intendance, de création récente, présente cet aspect peu alléchant. Tous les magasins ouvrent tard, comme à regret, et ferment tôt leur lourd rideau de fer, le plus souvent à 18 heures, au mieux à 19 heures. Rien n'est fait pour attirer et retenir le client. Seul le "Printania", magasin de type Prisunic, qui vient d'être considérablement agrandie,présente un aspect conforme aux normes commerciales modernes et connaît un succès croissant, en dépit de ses heures d'ouverture, qui sont aussi des plus réduites.

Le nord-est de cette colline dominée par l'Hippodrome (stade de la ville) perd peu à peu ce caractère purement commercial et bancaire au profit de villas cossues qui abritent des amabassades, au milieu de la verdure et des arbres, et constitue certainement le quartier le plus agréable à proximité du centre. De l'autre côté de la vallée inoccupée du Djoungolo, la route qui relie, en arc de cercle, les deux extrémités de cette colline par Etoa Méki ("le lieu du sang", en souvenir de l'exécution d'un notable de la tribu Mvog Ada par les Allemands), présente un aspect mixte, bordé à la fois de petites villas, de cases en poto-poto et d'immeubles de la S.I.C. qui occupent le sol de façon très lâche.

Tranchant avec ce centre commercial, administratif et partiellement résidentiel, les quartiers suburbains, qui comptent 60 % de la population, ont tous un même visage qui les a fait regrouper sous le nom de "zone Ibadan" par les statisticiens lors du recensement de 1962. Ce sont Nlongkak et Mfoundassi au nord, la Briqueterie et Mokolo-Messa à l'ouest, Mvog Mbi, Awé et Elig Belibi au sud.

Ces quartiers ont en commun leur forte densité : plus de 120 habitants à l'hectare, et jusqu'à 327 à Mokolo ; mais surtout ils se distinguent par leur aspect : tous sont constitués de cases basses, construites en matériaux locaux, parfois améliorées jusqu'au semi-dur, mais toujours disposées sans ordre, plantées là où restait un espace libre, envahissant les pentes raides et même les lits des marigots. Ajoutons un trait habituel à ces types de quartiers : la population est jeune (40 % de moins de 15 ans) et composée en majorité d'immigrés (29 % seulement sont nés à Yaoundé).

Nlongkak, partagé en plusieurs îlots par le réseau routier, concentre plus de 10 000 habitants sur un peu moins d'un kilomètre carré. Ce quartier, le seul où l'on ne trouve aucun branchement électrique (48), compte 70 % de cases de type local pur, c'est-à-dire avec des murs de poto-poto et un toit de raphia. Son extension se poursuit aujourd'hui vers la vallée de l'Ekozoa, mais il se trouve véritablement encerclé par un réseau serré de marigots et le quartier Bastos bloque son extension vers le nord. La sociologue M.-P. de Thé a signalé l'état de fermeture psychologique et sociale qui le caractérise (49), et que la proximité du quartier aisé de Bastos ne fait qu'accentuer. Ce n'est qu'au-delà du Mfoundi, à Mfoundassi, que des immeubles modernes apparaissent, construits par la S.I.C., contrastant avec les pauvres cases délabrées qui bordent la route de Djoungolo II.

La mosquée, construite en 1955, domine le quartier Haoussa et la colline de la Briqueterie sur laquelle s'entassent plus de 20 000 habitants (densité : 86 habit./ha). Le flanc méridional est occupé par la Briqueterie Ouest, partie la plus ancienne, et le quartier Bamoun, le flanc oriental par le quartier Haoussa, tandis que le versant de l'Ekozoa prend le nom de Briqueterie Est. L'extension de ce quartier s'est d'abord effectuée vers l'Abiergue jusqu'à envahir sa vallée. A présent, la route qui relie la Briqueterie à Mokolo ne laisse apparaître aucune solution de continuité entre ces deux quartiers ; c'est ensuite la vallée de l'Ekozoa qui a été occupée.

---

(48) Direction de la Statistique. - S.E.D.E.S.: Enquête sur le niveau de vie à Yaoundé, rapport provisoire, n° 1, juillet 1965.

(49) DE THE (M.P.). L'influence des femmes sur l'évolution des structures sociales chez les Béti du Sud-Cameroun. E.P.H.E., VIe section, mars 1965, dactylographié, pp. 182-183.

Les habitants de ces bas quartiers gagnent leur case en traversant le marigot au moyen de passerelles de fortune. En saison des pluies, chaque averse un peu prolongée provoque une inondation ; les passerelles de bois disparaissent sous l'eau, qui envahit les cases et sape les murs de terre. Pour y parer, certaines cases sont construites sur des monticules tandis que d'autres ont leur entrée barrée par un petit mur de 50 cm qu'il faut enjamber. De tels quartiers, campés pendant la moitié de l'année dans l'eau, la boue et la pourriture, et dont l'apparition est toute récente, n'auraient jamais dû voir le jour

Quant au quartier Haoussa (116 habit./ha), à l'exception d'une artère goudronnée, ses rues ne sont qu'une suite d'ornières que l'eau approfondit sans cesse, au milieu d'un enchevêtrement de cases lézardées. Cette zone de taudis du nord-ouest de la ville a fait l'objet d'une étude spéciale de la direction de l'Urbanisme (50) qui en donne un saisissant tableau d'ensemble. Comprenant les quartiers de Mokolo, de Messa, de la Briqueterie et Haoussa, elle groupe 38 % de la population de la ville en 1963, non compris le camp des fonctionnaires ; 11 % seulement des habitants du groupe 20-24 ans sont nés à Yaoundé. La partie NW de Mokolo constitue la zone la plus critique où, avec ses 378 habit./ha, on ne trouve ni rues, ni places, ni édifices publics ; l'expression péjorative "Mokoloman" en témoigne. L'état sanitaire est déplorable, le dispensaire local surchargé ; 20 % des consultants sont paludéens, et maladies intestinales, affections pulmonaires, maladies vénériennes, alcoolisme, complètent le tableau; au quartier de la Briqueterie, la prostitution touche 20 % des femmes, soit près du tiers des femmes du groupe d'âge 15-30 ans. Le sous-équipement n'affecte pas seulement la voirie : on y compte une fontaine publique pour 1 000 habitants, alors qu'il en faudrait une pour 150 à 200 habitants. Bref, il s'agit du second taudis urbain du Cameroun, après celui de New-Bell, à Douala (51). Le tiers des actifs relève du secteur traditionnel et de l'artisanat, et la proportion atteint son maximum au quartier Haoussa : 51,5 % des hommes actifs et 90 % des femmes actives. Plus de 500 boutiques et échopes s'ouvrent le long des rues principales, où règne une animation intense jusque très tard dans

(50) DEPRET (R.) et CHARLIER (R.). Ville de Yaoundé, zone NO, plan directeur, rapport justificat. Nov. 1963-janv. 1964, S.M.U.H., 141 p.

(51) DIZIAIN (R.) et CAMBON (A.). Etude sur la population du quartier de New-Bell à Douala. Recherches et Etudes Camerounaises, n° 3, 1960.

la nuit. Enfin, en ce qui concerne les ressources de ces habitants, une estimation du même document montre qu'elles se situent, pour les trois quarts des cas, entre 6 000 et 15 000 F CFA par mois.

Certes, ces quartiers, tel celui de Mokolo-Messa, ne sont pas exempts d'un certain pittoresque, avec le marché très fréquenté, les innombrables boutiques et bars aux enseignes naïves, le tout animé par les entreprenants Bamiléké, mais c'est un pittoresque chèrement acquis. Sous l'apparente homogénéité que crée l'entassement, l'ensemble est en fait divisé en blocs ethniquement distincts : Sénégalais, Bassa, Babouté, Bamiléké, Bamvélé, Maka, Yambassa, Yebekolo, Eton, Ewondo. Ces quartiers sont encadrés, à l'est, par le camp de fonctionnaires (Mokolo proprement dit) : - pauvres cases de terre et de nattes dont la seule originalité est la disposition ordonnée - aujourd'hui en cours de démolition, et, au nord, par le quartier de Madagascar. Ce dernier, dit lotissement des Sources, dont la plupart des constructions sont d'un type qualifié de "wagons de chemin de fer accolés" par J. DENIS (52), a été la première réalisation de la S.I.C., entre 1952 et 1956, entachée d'erreurs psychologiques, comme la construction de cuisines communes ; on tente aujourd'hui de l'améliorer, notamment par des travaux d'infrastructure qui lui ont manqué au départ.

A présent, suivant en cela les recommandations d'une mission d'urbanisme (53), c'est vers le nord-ouest, sur le terrain de Ntsinga et Messa III, que s'organise l'extension. Ce terrain, jusqu'alors utilisé exclusivement comme parc à boeufs, est déjà entièrement loti, des immeubles à étage ont surgi, construits aussi par la S.I.C. ; 50 000 habitants doivent prendre place dans ce nouveau quartier. Cette création saura-t-elle décongestionner la Briqueterie, ou lui sera-t-elle seulement juxtaposée à la manière des quartiers Bastos et Nlongkak ? Les logements de la S.I.C. n'étant accessibles qu'aux revenus à 20 000 F par mois (54), le résultat ne sera probablement que la juxtaposition de deux quartiers qui s'ignoreront.

Enfin, au sud, dernière de ces zones à forte densité (67 habit./ha) et habitat serré : les quartiers d'Awaé, Mvog Mbi, Nkondongo sur

---

(52) DENIS (J.). Le phénomène urbain en Afrique centrale. Bruxelles, 1958.

(53) COQUEREL et COURTIER. Principes généraux pour une politique d'urbanisme au Cameroun. S.M.U.H., juin 1961.

(54) La S.I.C. et l'habitat urbain, dans l'Effort Camerounais, 14-20 nov. 1965.

la rive gauche du Mfoundi, et Elig Belibi sur la rive droite. Les premiers ont occupé tout le flanc ouest de la colline, attirés par la route principale ; désormais, c'est vers le haut de cette colline, entre Aké et Ewoué, que se fait la progression ; là se trouve la plus forte proportion de cases en matériau local : 73 %. Quant au quartier d'Elig Belibi, cantonné strictement au fond de la vallée du Mfoundi et que la voie ferrée traverse de part en part, il offre aussi le triste spectacle d'inondations inéluctables à chaque orage.

Pour achever cette couronne autour du centre ville, il faut y ajouter les quartiers suburbains qui ont échappé à cet entassement inconsidéré, anciens villages ayant conservé leur structure traditionnelle ou zones ayant connu une affectation spéciale. A l'est, Djoungolo III et Mvog Ada gardent encore une structure linéaire, peut-être à cause de la raideur des collines, mais même entre les cases subsistent des espaces libres parfois plantés de maïs, manioc ou macabo, ou même de cacaoyers cachés dans l'herbe haute. Il n'est donc pas trop tard pour remodeler rationnellement ces quartiers. Le Plateau Atemengue, on l'a vu, a une histoire particulière ; aujourd'hui, il a perdu sa fonction exclusivement militaire au profit d'établissements d'enseignement primaire, secondaire (Lycée Leclerc, Lycée Technique) et supérieur (Ecole Normale Supérieure, Ecole d'Administration, Université);le somptueux palais de l'Assemblée Fédérale, qui vient d'y être érigé, ajoute une fonction politique. Mais il s'agit toujours d'un plateau réservé aux fonctions publiques et peuplé de fonctionnaires. De même les quartiers de Melen, à l'est du Lac, sont voués à des constructions pour fonctionnaires, tantôt proches du type casernement (Camp de la Police, Camp de la Gendarmerie), tantôt composé d'agréables maisonnettes entourées d'un parc, avec vue sur le lac.

Mais c'est au-delà de ces quartiers suburbains que la ville moderne semble vouloir s'installer. Le débordement s'opère d'abord vers le nord. On a évoqué plus haut la création en cours du quartier Ntsinga ; celle du quartier Bastos, commencée depuis 1960, est beaucoup plus avancée. ( 1 La colline se transforme peu à peu en quartier résidentiel de haut standing, composé d'immeubles et surtout de villas, lieu d'élection des ambassades de tous pays au milieu desquelles les troupeaux de boeufs descendus de l'Adamaoua s'obstinent encore à chercher pâture. C'est aujourd'hui le "quartier chic" de la ville ; mais il souffre de son éloignement du centre, en l'absence de tout équipement commercial.

Au sud de la ville, la route de Mbalmayo, dite route de l'Aviation, voit aussi s'élever des immeubles de rapport de plusieurs étages propriétés de hauts fonctionnaires ou de commerçants ; mais ici le relief limite les possibilités de construction aux abords immédiats de la route.

La colline escarpée de Mvolyé , très isolée, est restée fidèle à sa fonction primitive de "colline religieuse" ; l'imprimerie, les écoles, le foyer de jeunes filles, tout y est d'inspiration catholique, même si la cathédrale et l'évêché se trouvent désormais au centre de la ville. Les cases n'ont pas escaladé ses flancs. Au-delà, les quartiers d'Efoulan, Nsimeyong, Ngoa Ekele, Obili, englobés dans un périmètre urbain démesuré, ne sont que des villages d'aspect tout semblable à ceux de la brousse, en dépit d'une économie influencée par la proximité de la ville. Il en va de même des villages du nord : Fébé, Oliga, Ntougou, et de l'est : Essos, Mbala, Kondengui. Seul Ekounou, avec ses entreprises de travaux publics et ses ateliers de menuiserie, paraît un peu plus marqué par l'empreinte de la ville. Enfin, à l'extrême nord, le mont Fébé, lieu de promenade des citadins, porte, avec la résidence présidentielle, un luxueux restaurant, un couvent de Bénédictins, et la résidence du Nonce apostolique(*)

Ainsi, à l'analyse, la structure de la ville apparaît triple : un centre urbain bipolaire, une couronne de quartiers suburbains où les types extrêmes d'habitat se côtoient, et une zone rurale où plus de 20 % des actifs relèvent du secteur agricole. Entre ces quartiers, le réseau des vallées reste sans utilité. A l'exception du chemin de fer, les voies de circulation les évitent ; les inondations périodiques y interdisent les constructions ; ça et là, quelques planches de légumes sont tentées, minuscules et occasionnelles. Ce n'est qu'au sud de la ville qu'un important travail de remblaiement a permis d'appeler zone industrielle la vallée du Mfoundi. En réalité, jusqu'à ces derniers temps, le problème de l'utilisation des bas-fonds n'avait pas encore été résolu.

2.- L'habitat et les problèmes d'urbanisme.

Le système d'occupation du terrain dans les quartiers urbains d'aspect traditionnel, présente une originalité certaine, puisqu'il n'est pas fondé sur la propriété, mais sur une sorte de location du sol. Par contre, la construction de la case utilise surtout, comme

---

(*) et, depuis 1970, un hôtel de haut standing.

en tant de villes, les matériaux tirés de "la brousse", et fait appel fréquemment à la solidarité familiale.

a) Les types de logement et le statut d'occupation (55).

Le type de cases en poto-poto appelé traditionnel ou local quoique d'introduction récente, constitue toujours la majorité des constructions de la ville : 62 %. Il s'agit de cases rectangulaires au toit à double pan, moins souvent à quatre pans, signe d'un niveau de vie plus élevé. Les murs sont en terre séchée, le toit en feuilles de raphia assemblées en "nattes" ; les cases aux murs de planches sont plus rares. Il est possible d'améliorer ce genre de construction en remplaçant la toiture végétale par des tôles ondulées (14 % des logements), à condition que la solidité de la charpente le permette, puis en crépissant les murs et en cimentant le sol (type semi-dur : 14 %). Là s'arrêtent les possibilités d'amélioration de ce type, mais ces modifications dans les quartiers insalubres viennent encore compliquer la tâche des urbanistes. Les véritables constructions en dur (briques, plus souvent parpaings), ne représentent que 10 % de l'ensemble, contre 54 % à Abidjan ; ce type de construction exigeant un investissement considérable, doit en effet être défini dès le départ ; n'y accèdent que les ménages jouissant d'un revenu mensuel supérieur à 20 000 F CFA, et, pour plus de la moitié de ces constructions, supérieur à 80 000 F. C'est dire qu'il se limite aux actifs du secteur public et semi-public et qu'on ne le rencontre que dans le centre urbain et dans les quartiers de fonctionnaires.

Partout ailleurs, la majorité des cases appartient au type local. Y prédominent les dimensions réduites (24 % n'ont qu'une pièce) et les grandes dimensions (32 % ont plus de cinq pièces) ; au contraire, les cases améliorées n'ont qu'une ou deux pièces, les logements en dur ou semi-dur présentant les plus grandes dimensions.

Le statut d'occupation du logement révèle une autre originalité de la capitale camerounaise : 37 % des occupants sont propriétaires de leur case (Abidjan : 13,5 %) et seulement 28 % en sont locataires (Abidjan : 71,8 %). Mais il faut noter que, dans la plupart des cas, la case seule est possédée, et non le terrain. Seuls, les gens riches et qui construisent en dur, peuvent se permettre d'acheter le terrain ; les autres se contentent de le louer. Le système est d'ailleurs assez

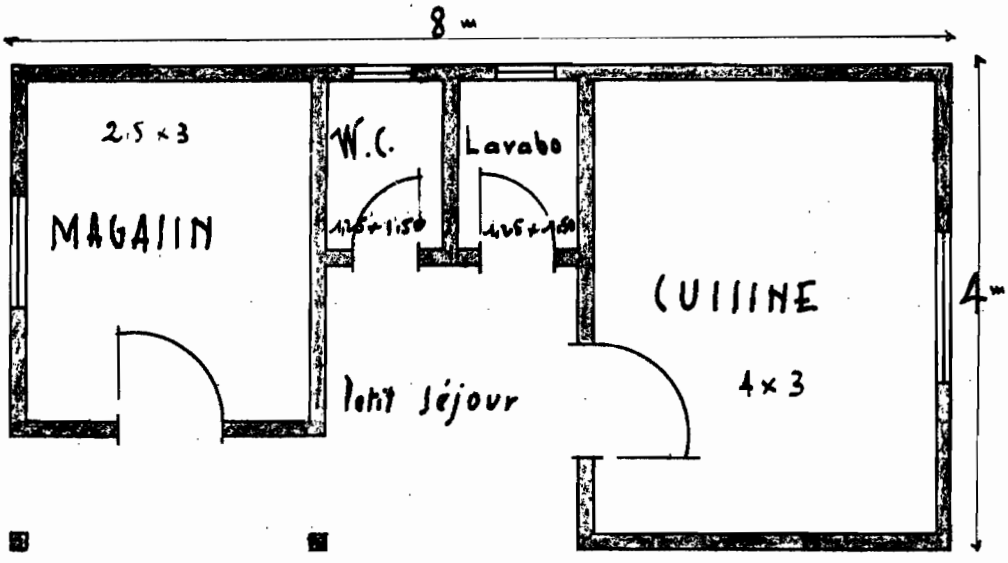
(55) Direction de la Statistique, op. cit.

curieux : le propriétaire, presque toujours un Ewondo, demande 50 000 F, si la case doit être couverte de tôles, 20 ou 30 000 F si on la couvre de nattes ; à cette somme, il faut ajouter une chèvre ou à la rigueur un porc, une dame-jeanne de 20 litres de vin rouge ou de vin de palme, une bouteille de whisky, du bois de chauffage, etc. Ajoutons que les conditions de ce marché dépendent beaucoup des affinités tribales ou ethniques qui relient les deux parties. Le contrat de location se fait devant témoins, mais n'est pas enrégistré officiellement. Si, par la suite, un toit de tôles remplace les nattes, le propriétaire du terrain est en droit de réclamer une nouvelle somme d'argent, pour arriver au total des 50 000 F ; mais il en est qui se contentent de moins. Ces opérations une fois réalisées, le locataire est libre de toute redevance, mais le proriétaire peut, à tout moment, reprendre son terrain, moyennant une indemnité. Une loi récente vise d'ailleurs à freiner cette pratique en interdisant la reprise si la case est bâtie depuis cinq ans ou plus. Plutôt que d'une location, il semble qu'il convienne de parler ici d'un droit d'usage que le propriétaire éminent du sol peut céder, mais reprendre à tout moment.

b) La construction et l'équipement de la case.

Le terrain une fois désherbé et aplani, on plante en terre des piquets qu'il vaut mieux choisir en "Eoumé", bois très dur résistant aux termites (Coula edulis) : il en faut 250 pour une case de 11 x 8 m, que l'on peut se procurer pour 60 F pièce en brousse et 80 à 125 F en ville ; ensuite on fixe perpendiculairement à ceux-ci, soit au moyen de fils de fer, soit au moyen de lianes ("mbikol" ou "atuk"), de tiges d'arbustes ("okon") ou de rotin ("nlon"), des bambous sur l'extérieur et sur l'intérieur et, dans ce coffrage rudimentaire, est entassée la terre rouge dite poto-poto. En pratique, le toit doit être posé avant ce remplissage, pour éviter que la pluie ne vienne effriter ces murs fragiles. Tous ces travaux sont, autant que possible, effectués par l'intéressé lui-même, aidé de sa famille et de ses amis ; il faut cependant faire appel au maçon si l'on veut crépir les murs et cimenter le sol, au charpentier pour la pose de la charpente, au menuisier pour les portes et fenêtres.

Pour réduire le prix de ces constructions, les matériaux sont achetés, dans la mesure du possible, au village d'origine ; on y fait confectionner les nattes du toit, tailler les piquets, parfois moyennant un salaire en nature (poisson, viande, vin de palme achetés en ville), mais il faut alors compter avec le prix du transport. Enfin



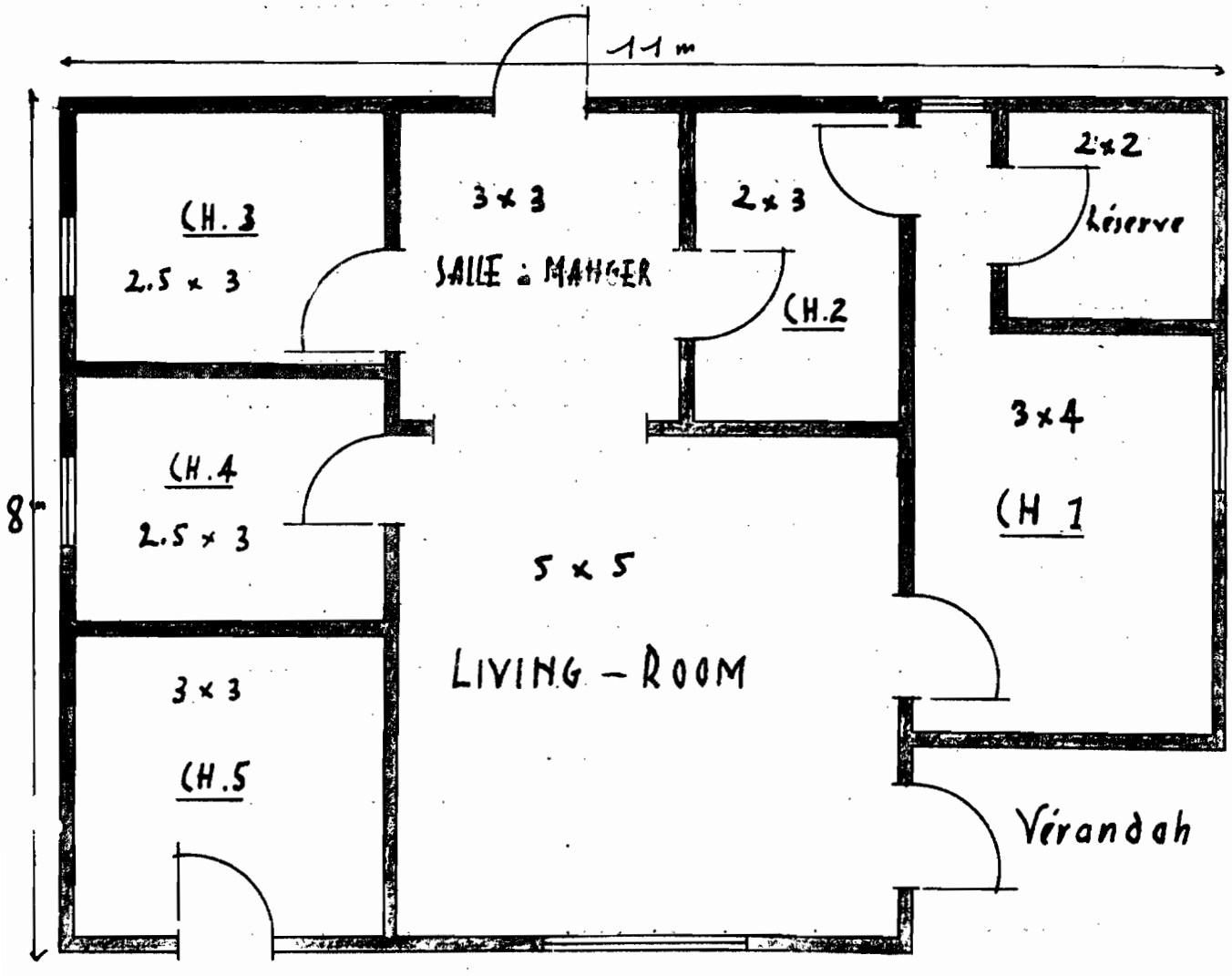




Fig. 12. Plan d'une case moderne de type local

on y fait travailler la famille et les amis pour les tâches non spécialisées (terrassements, pose des piquets, des bambous, du poto-poto) et on essaie de se découvrir un oncle maçon, charpentier ou menuisier. Le temps de construction varie entre trois mois et plusieurs années, selon la célérité des ouvriers et la solvabilité du propriétaire.

Voici, à titre d'exemple, le détail des frais de construction d'une case de type local de grande dimension, de modèle courant, dont on trouvera le plan ci-contre (fig. 12). Les prêts à la construction sont octroyés par la Banque Camerounaise de Développement (B.C.D.) et, pour les fonctionnaires, par la Société Camerounaise d'Equipement, qui avance le prix des matériaux.

| | |
|---|---|
| Préparation du terrain ..... | 5 000 F |
| Achat de 260 piquets à 80 F et transport : 20 800 F + 2 000 F | 22 800 F |
| Achat de 50 chevrons 4x8x500 à 225 F et transport : 11 250 F + 700 F ..... | 11 950 F |
| Achat de 10 chevrons 8x8x500 à 450 F et transport : 4 500 F + 200 F ..... | 4 700 F |
| Achat de 260 nattes à 30 F et transport : 10 800 F + 2 000 F ..... | 12 800 F |
| Achat du fil de fer et transport ..... | 3 150 F |
| Achat de 4 kilos de clous ..... | 440 F |
| Achat de 600 paquets de bambous à 100 F et transport : 6 000 F + 1 600 F ..... | 7 600 F |
| Main-d'oeuvre (maçon, charpentier) ..... | 25 000 F |
| 4 fenêtres à panneau ..... | 10 000 F |
| 1 fenêtre de 1,50 m à persienne ..... | 4 000 F |
| 1 porte à panneau et persienne ..... | 6 000 F |
| 1 porte à panneau ..... | 4 500 F |
| 6 portes simples ..... | 10 800 F |
| Transport des portes et fenêtres ..... | 4 800 F |
| Total ..... | 133 450 F |

A ce total, il faut ajouter les 30 000 F donnés au propriétaire du terrain, la chèvre (3 à 6000F), le whisky (1 500 F), la dame-jeanne de vin de palme (600 F pour 20 litres) et le permis de bâtir (1 000 F).

Cette case est destinée à être pourvue d'un branchement électrique et d'une cuisine extérieure avec douche ; on peut estimer le prix de construction de celle-ci à 60 000 F, ce qui donne un total d'environ 250 000 F pour une habitation simple, mais confortable. Lorsque le propriétaire en aura la possibilité financière , il la couvrira de tôle, ce qui exigera une dépense supplémentaire d'au moins 50 000 F (400 F la tôle) ; il s'agit d'un employé du secteur semi-public qui gagne 13 000 F par mois. Le coût d'une telle construction à Yaoundé - 1 020 dollars sans compter les améliorations - paraît peu élevé comparé à celui des maisons les moins chères d'Addis-Abeba (800 dollars) ou de Fort-Lamy (4 800 dollars pour une maison de 50 mètres carrés (56).

La cuisson des aliments se faisant au bois dans 90 % des cas, on comprend que cette opération se passe presque toujours hors de la case ; la cuisine est totalement séparée du logement comme dans les villages de brousse. Dans les meilleurs cas, comme le précédent, un même toit abrite, avec la cuisine, une pièce appelée "magasin" et plus rarment encore une salle d'eau. En réalité, les statistiques font apparaître que dans 45 % des cas, la toilette se fait en plein air, à côté de la case, au marigot ou à la borne-fontaine, de préférence à la tombée de la nuit, mais pas toujours... La douche intérieure n'existe que dans 5 % des logements, contre 18 % à Abidjan ; quant aux W.-C. intérieurs, moins de 7 % des logements en sont pourvus.

Le nombre des permis de construire variant chaque année entre 80 et 100 depuis 1962 pour les habitations, la rapide croissance de la ville a-t-elle fait naître un problème de surpeuplement ?

Si l'on compare les moyennes, la situation paraît meilleure qu'à Abidjan : chaque habitant dispose de 8,75 m2 contre 5,01 dans la capitale ivoirienne. Mais l'analyse a révèlé que sous-occupation et sur-occupation coexistent. Ainsi, parmi les ménages de trois ou quatre personnes, 20 % occupent des logements d'une pièce, 18 % des logements de deux pièces, alors que 30 % des logements de cinq pièces et plus comptent moins de cinq personnes. Le surpeuplement affecte à la fois les petites constructions traditionnelles - et c'est l'effet d'un bas niveau de vie - et les bâtiments en dur ou semi-dur de grande taille occupés par des fonctionnaires aisés, et c'est l'effet du parasitisme familial commun aux villes d'Afrique, qui se dissimule sous le nom d'hospitalité traditionnelle.

(56) NERFIN (M.). Towards a housing policy. The journal of modern African studies, vol. 3, n° 4, déc. 1965, p. 547.

Deux phénomènes viennent en effet expliquer cette mauvaise distribution de l'occupation du logement et fausser le fonctionnement de la loi de l'offre et de la demande en matière de loyers. D'une part, l'Etat loge ses employés ; cette location intéresse près de 80 % des constructions en dur ; les fonctionnaires non logés perçoivent une indemnité proportionnelle à leur traitement. D'autre part, on compte presque autant de ménages logés gratuitement par un parent ou un ami que de ménages locataires. Ainsi, sur le marché privé, le loyer moyen s'échelonne entre 500 et 3 000 F la pièce suivant l'état de la construction, la qualité du mobilier et l'humeur du propriétaire, alors que les loyers retenus par l'Etat sur la solde de ses agents sont dix foix moindres. Ajoutons enfin qu'une loi récente ayant interdit de loger les fonctionnaires dans les immeubles bâtis grâce aux fonds publics, de nombreux logements ne trouvent plus preneur tant leur loyer est élevé.

c) Les problèmes urbains et les projets d'aménagement.

L'analyse de la structure de la ville a déjà fait découvrir quelques-uns des problèmes que posent son développement et ses activités.

L'organisation du réseau routier, calqué sur l'agencement du relief, se révèle de plus en plus inapte à la circulation automobile croissante que connaît la capitale. Le centre urbain se trouve le lieu de passage obligé pour les véhicules en transit comme pour les liaisons intra-urbaines, et l'on a vu la fréquence de ces dernières tant à cause de la spécialisation des quartiers que de l'implantation des équipements. Or, situation étonnante pour une telle ville, les transports en commun n'existent pas ; seuls, une quinzaine de cars administratifs, d'ailleurs insuffisants, drainent uniquement le personnel des services publics aux heures d'ouverture et de fermeture des bureaux. Les transports sont assurés par plus de 600 taxis privés, représentant 70 % des voitures en circulation, et dont l'activité n'est absolument pas reglementée. Il n'existe pas de parcs de stationnement réservés, les taximètres obligatoires ne sont jamais utilisés; les taxis errent dans les rues, à petite vitesse, ralentissent à hauteur des clients éventuels en attirant leur attention à grands coups d'avertisseurs, s'arrêtent inopinément n'importe où dès qu'un client leur fait signe, et le rejoignent en marche arrière. Bref, ces grands "virtuoses de la route" gênent considérablement la circulation, causent de fréquents accidents, encombrent la chaussée

pour une capacité de transport réduite, et demandent une somme cinq fois plus élevée que celle qu'exigerait un service d'autobus (57), somme d'ailleurs variable suivant l'aspect du client * . Le deuxième plan quinquennal (juillet 1966-juin 1971) approuvé le 30 août 1966, apporte enfin un projet de création d'une société d'économie mixte qui aurait le monopole des transports en commun dans la zone urbaine et dont le coût serait estimé à 178 000 000 F CFA.

Les déplacements (58) en bicyclette ou à vélomoteur sont peu fréquents (0,7 %) ; les fortes pentes de la ville ne s'y prêtent guère et ce moyen de locomotion manque assurément de prestige auprès d'une population composée essentiellement de fonctionnaires. La majorité des déplacements journaliers se font à pied : plus de 75 % des actifs gagnent ainsi leur lieu de travail, plus de 99 % des ménagères vont au marché de cette façon ; et pourtant, seules les deux rues principales du centre commercial sont dotées de trottoirs, en dépit des fréquents accidents qui surviennent notamment aux portes des écoles.

Un autre problème lié au relief et au climat est celui de l'écoulement des eaux, dans les vallées à fond plat et naturellement marécageux. Ce problème n'est pas nouveau ; en 1954, un rapport du chef de région signalait de fréquentes inondations dans le centre commercial et en rendait responsable le bitumage des routes et les constructions nouvelles qui réduisent l'infiltration et accroissent le coefficient d'écoulement. Il semble que la situation se soit aggravée depuis. On a vu que certains quartiers étaient menacés d'inondation à chaque pluie, le long du Mfoundi et de l'Ekozoa ; il en va de même du centre urbain, au confluent du Mfoundi, du Djoungolo et de l'Ekozoa. Ainsi, l'après-midi du 5 septembre 1966 63 mm d'eau tombaient en quatre heures; dans la soirée, le Mfoundi et l'Ekozoa débordaient, isolant totalement l'est de l'ouest de la ville ; le train venant de Douala ne put même entrer en gare, et la circulation automobile était entièrement bloquée dans le centre. Seul le passage de l'Abattoir, grâce à son pont à fort tirant d'air, restait praticable et reliait encore au prix d'un large détour, les deux parties de la ville.

---

(57) ZIMONJIC (B.). Etude de l'organisation des transports urbains à Yaoundé et amélioration de la circulation dans la ville de Yaoundé, 98 p.

(58) Direction de la Statistique. - S.E.D.E.S.: Enquête sur le niveau de vie à Yaoundé, rapport provisoire, n° 4, sept. 1965.

* A présent le tarif de ces transports est réglémenté.

Pour répondre à ces problèmes et ordonner le développement de la ville, un Plan d'Urbanisme, le premier, a été dressé et approuvé par décret en décembre 1963 (59). Notons d'abord qu'il agrandit à nouveau le périmètre urbain, notamment vers le nord-est zone d'extention prévue de la ville, incluant Ngoussso,Mbala, Mfandéna et Mimboman, ce qui aura pour effet d'accroître encore les charges déjà lourdes de voirie et d'entretien des marigots. Il délimite également un périmètre d'agglomération moins étendu, mais qui comprend encore tout le nord-ouest montagneux avec Oliga et le Mont-Fébé.

Ce plan prévoit d'une part l'amélioration de l'habitat existant, l'assainissement des quartiers critiques, et oriente le développement ultérieur de la ville ; d'autre part, il s'efforce de mieux adapter l'infrastructure et les services de la ville au rôle qui lui revient.

La zone d'habitation de la ville est désormais divisée en quatre secteurs comprenant eux-mêmes plusieurs sous-secteurs. Le secteur commercial et d'habitation englobe le centre commercial proprement dit et les zones commerciales prévues au coeur des nouveaux quartiers ; il doit être composé d'immeubles collectifs possédant bureaux et commerces au rez-de-chaussée et logements à l'étage. La densité ne doit pas dépasser 400 habit./ha pour le centre et 200 pour les quartiers périphériques, chiffres qu'elle est bien loin d'atteindre actuellement. Le secteur d'habitations basses, de deux étages au plus, est composé d'immeubles de grande résidence : Bastos, Nlongkak, périphérie du Plateau Atemengue, Efoulan (densité maximum : 150 habit./ha), d'habitations familiales avec jardin attenant : flanc ouest de la colline de l'Aviation, Mvog Mbi, Mvog Ada, le futur quartier du nord-est, Mbala, La Briqueterie, Messa (densité maximum : 200 habit./ha), et enfin de cases en poto-poto encore tolérées à titre provisoire au sud de Mvog Mbi, Nkondongo et au nord de Messa (densité maximum : 120 habit./ha). Le troisième secteur doit être celui des habitations collectives comprenant des immeubles résidentiels au milieu de grands espaces traités en parcs : Etoa Meki, Djoungolo I, zone entourant l'usine Bastos et le centre Jamot (densité maximum : 150 habit./ha) et des immeubles collectifs prévus sur les collines où s'implanteront les nouveaux quartiers du nord-est ainsi qu'à Ndamvout.

Toute la zone "Ibadan" est donc à remodeler : Messa, La Briqueterie, Nlongkak, Mvog Mbi, Awaé ; le nord-ouest et le sud-est ont déjà

(59) SALOMON (A.), NOUAFO (E.), ROUX-DUFORT (R.). Ville de Yaoundé, plan d'urbanisme directeur, carte au 1/10 000e et règlement. 1963.

fait l'objet de propositions détaillées. La quatrième zone, dite de servitudes spéciales, est celle de la colline de Mvolyé, constituée de grandes propriétés mises en réserve pour un développement ultérieur.

Ce plan répond donc, en ce qui concerne l'habitat, à deux préoccupations : maîtriser l'extension de la ville en évitant qu'elle continue à se faire le long des axes routiers comme auparavant, et réaliser un indispensable resserrement de l'habitat dans le cadre du périmètre d'agglomération, seule façon de rentabiliser les coûteux équipements collectifs, en supprimant les traditionnelles cases basses, génératrices de "villes horizontales" qui ne permettent qu'une faible densité malgré leur extrême entassement. C'est donc un paysage urbain entièrement rénové que propose ce plan.

A ces projets, d'autres s'ajoutent, qui doivent à la fois donner à Yaoundé un véritable caractère urbain par les services offerts, la mieux adapter à ses fonctions spécifiques déjà existantes, et en susciter d'autres.

Noeud de communications,relais commercial entre l'ensemble du pays et le port de Douala, centre de redistribution des produits, la ville devait s'efforcer d'adapter son réseau de transport à ce rôle déjà ancien. Sur le plan de la voirie, la principale innovation consiste à utiliser les bas-fonds comme axes du nouveau réseau routier. Deux artères permettront de traverser la ville en évitant le centre commercial, l'une, déjà appelée Champs-Elysées, suivant la vallée de l'Ekozoa et se substituant à la voie ferrée et aux entrepôts de la gare actuelle qui disparaîtra, l'autre à double voie, par la vallée du Mfoundi comme le Transcamerounais, ces deux artères se rejoignant au nord sur la route d'Obala. De même, la vallée du Mingoa sera empruntée par la nouvelle route de Douala qui évitera ainsi le populeux quartier de Messa-Mokolo. L'Abierge, l'Ekozoa supérieur, l'Aké serviront également d'axes routiers. Le centre de la ville sera totalement entouré d'un boulevard périphérique à deux chaussées empruntant les vallées du Mfoundi, du Mingoa, de l'Abierge, de l'Ekozoa et perçant les quartiers de Mokolo et Nlongkak. De telles réalisation contribueront à décongestionner la ville, à condition que soit réglé parallèlement le problème de l'écoulement des eaux dans ces vallées. Notons encore, parmi quelques autres améliorations de la voirie, la création d'un nouveau passage sur le Mfoundi et la voie ferrée, au pied de la colline

administrative, qui dégagera le carrefour Brouillet, lequel deviendra la place centrale de la ville, et l'élargissement des principales rues du centre commercial.

On sait, d'autre part, que la construction du chemin de fer transcamerounais est commencée à partir de Yaoundé ; gare de voyageurs et gare de marchandises seront édifiées dans la vallée du Mfoundi, sans d'ailleurs que des voies d'accés spéciales aient été prévues pour elles. Nul doute que la ville va perdre là des activités que lui valait depuis 1927 le terminus du chemin de fer, liées à la rupture de charge. L'édification d'une nouvelle aérogare, qui remplacera celle de 1953 devenue trop exiguë, est en cours ; la piste actuelle, seulement accessible aux DC-6, sera bientôt allongée de manière à recevoir les Caravelles*.A plus longue échéance, une nouvelle piste est prévue sur la colline empruntée par la route d'Akonolinga.

Les nombreux établissements publics, liés au rôle international (O.C.A.M.), national (ministères et autres) ou simplement à l'administration urbaine de Yaoundé (enseignement, santé...), ont été implantés sur des zones d'affectation spéciale, et bénéficient d'étendues considérables, près de 300 hectares au total, notamment vers le Plateau Atemengue et Melen (cité universitaire), auxquels s'ajoutent environ 150 hectares consacrés aux terrains militaires, notamment le plateau Kondengui dans sa totalité. Enfin, deux zones industrielles ont été définies. L'une ceinture la colline de l'Aviation au nord et à l'ouest, où elle est déjà partiellement occupée, l'autre s'étire le long du chemin de fer transcamerounais jusqu'à Ngousso et pousse des digitations dans les vallées ; elle comprendra spécialement les ateliers et dépôts des chemins de fer. Pourtant les industries que possède la ville sont encore rares et ne constituent guère des industries d'entraînement : exploitation et travail du bois, carrières, savonneries, huileries, confection, fabrique de cigarettes. Seules d'ailleurs sont situées dans la zone industrielle définie, des scieries, les Brasseries du Cameroun (qui ne fabriquent à Yaoundé que des boissons gazeuses) et l'usine en construction de la SOCACAO. Le reste de la zone industrielle n'est en fait occupé que par des entrepôts.

La vallée du Djoungolo, totalement libre aujourd'hui, doit devenir un vaste terrain de sports et de loisirs de 30 hectares, déjà inscrit sans résultats au premier plan quinquennal, ce qui permettrait d'établir le futur Hôtel de Ville à l'emplacement de l'Hippodrome. Mais

* Ces travaux sont aujourd'hui terminés.

ce projet se heurte à l'hostilité des milieux sportifs, qui font valoir les considérables investissements affectés au stade actuel, de création récente ; d'autre part, il semblerait que le sol de la vallée ne soit pas apte à supporter de telles constructions.

L'exécution de ces projets, à peine commencée, se heurte évidemment, à des obstacles d'ordre financier. Les investissements prévus au deuxième Plan - 2 750 millions pour l'habitat et l'urbanisme à Yaoundé - montrent qu'il s'agit là d'une oeuvre de longue haleine, si l'on pense que les coûts prévisionnels pour la seule zone du Nord-Ouest s'élèvent déjà à 991 millions.

Si l'on s'en tient à l'analyse de l'organisation de l'espace interne dont les premiers jalons furent posés au début du siècle par la colonisation allemande, Yaoundé présente les caractères communs aux villes des pays sous-développés (60) : faiblesse de la densité globale (16 habit./), violents contrastes sociaux entre les quartiers que révèle l'analyse de leur structure et de leurs densités ; un centre urbain de création européenne : 10 habit./ha, une zone "Ibadan" apparue aux portes de la ville telle qu'elle fut d'abord administrativement définie, qui groupe 60 % de la population dans des quartiers où 3 % seulement des logements sont en dur, et, au-delà, les quartiers modernes, qui s'élèvent, adaptés aux ressources d'une bourgeoisie naissante. L'étude des autres aspects de la ville : caractères de la population, niveau de vie, organisation commerciale, sous-industrialisation, relations avec la région, etc. confirmerait cette situation.

Et pourtant Yaoundé a su garder, malgré un développement rapide, une juste mesure qui fait son originalité. Ville d'importance moyenne, peu peuplée en regard d'autres capitales africaines, son relief lui a valu de sauvegarder, en grandissant, un aspect aéré qui devrait permettre de l'aménager assez facilement ; même ses bidonvilles n'occupent que des zones bien circonscrites sur certaines collines et ne se sont pas étendus à l'ensemble des quartiers autochtones ; enfin la place ne manque pas pour sa future extension. C'est donc en ayant conservé les atouts qui devraient la faire réussir, qu'elle entre aujourd'hui dans la voie d'une urbanisation planifiée.

André FRANQUEVILLE

---

(60) SANTOS (Milton). Quelques problèmes des grandes villes des pays sous-développés. Revue de Géographie de Lyon, 1961, n° 3, pp. 197-218.

Note complémentaire.

Depuis la rédaction de cet article (1967), d'importantes modifications ont déjà transformé certains aspects de ce paysage urbain.

La plus spectaculaire est certainement l'opération "Grand-Messa" qui a substitué à l'ancien camp de fonctionnaires de ce quartier tout un ensemble d'habitations collectives composé d'immeubles à plusieurs étages et de logements en rez-de-chaussée ; la voirie de ce secteur a également été entièrement rénovée et un magasin type "Prisunic" a été ouvert. Par contre le reste de Mokolo n'a bénéficié d'aucune amélioration (1).

Le quartier de Tsinga ne possède toujours que deux immeubles collectifs mais le nombre des villas construites par des Bamiléké augmente sans cesse. Le quartier Bastos continue à s'étoffer, sans équipement commercial.

Au nord-est, une autre opération spectaculaire et rapidement menée se situe à Essos où un quartier urbain est en train de naître ; le strict alignement de ses cases en semi-dur offre un spectacle inhabituel à Yaoundé.

D'autre part, les manifestation du 10e anniversaire de l'Indépendance ont été l'occasion d'opérer dans certains quartiers de vastes destructions par le feu, afin d'embellir la ville. Nombre d'îlots ont été ainsi anéantis, notamment à Nlongkak et à Mvog-Mbi. Le réseau routier n'a encore subi que de légères modifications, surtout au plateau Atemengue, et toujours en raison des fêtes de l'Indépendance ; aucune des grandes chaussées qui doivent traverser la ville n'a reçu un commencement d'exécution et la seule amélioration à la circulation automobile est l'installation de feux rouges au carrefour Brouillet.

A. FRANQUEVILLE

---

(1) cf. Etude du quartier de Mokolo à Yaoundé par Mme Cl. WOILLET. 32 p. mult. Metz, 1969.

OFFICE DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE
OUTRE-MER

REPUBLIQUE FEDERALE
DU
CAMEROUN

CENTRE ORSTOM
DE
YAOUNDE

# ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE URBAINE AU CAMEROUN

effectuées par la section de Géographie

B. P. 193
YAOUNDE

1970

S. H. N° 61